



HAL
open science

Jean Potocki au pays d’“ Étymologie ”

Sydney H. Aufrère

► **To cite this version:**

Sydney H. Aufrère. Jean Potocki au pays d’“ Étymologie ”. François Rosset et Dominique Triaire. Jean Potocki ou le dédale des Lumières, Presses universitaires de la Méditerranée, pp.45-82, 2010, Le Spectateur européen, 978-2-84269-887-4. halshs-01077878

HAL Id: halshs-01077878

<https://shs.hal.science/halshs-01077878>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY — MONTPELLIER III

Le Spectateur européen / The European Spectator

Jean Potocki
OU
le dédale des Lumières

HORS SÉRIE

Ouvrage collectif préparé par
François ROSSET & Dominique TRIAIRE

Presses universitaires de la Méditerranée — 2010

Illustration de couverture :
Jafar ROUHBAKHSI, *Composition rouge*, 1987, 80 x 90 cm, huile sur
toile, collection particulière, photographie M. Rosset.

Cet ouvrage a été publié avec le concours de
l'Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge classique
et les Lumières (IRCL), UMR du CNRS 586.

Le Spectateur européen Numéro hors série

Jean Potocki ou le dédale des Lumières

Sommaire

Présentation

François ROSSET

Dédale Potocki : attention, travaux ! 11

La vie

Marek DEBOWSKI

La salle de lecture de Jean Potocki vue par Emmanuel Murray 23

Emiliano RANOCCHI

Une rencontre oubliée : Potocki et Herder à Karlsbad 29

L'œuvre

Sydney H. AUFRÈRE

Jean Potocki au pays d'Étymologie. Pseudo-explications des noms des souverains égyptiens de Manéthon d'après les dialectes coptes memphitique et sahidique 45

Emmanuel FILHOL

L'apport tsigane à la culture cosmopolite dans l'Europe des Lumières : Les Bohémiens d'Andalousie (1794) de Jean Potocki 83

LUC FRAISSE

Les écrits politiques de Potocki : un creuset de l'invention romanesque 109

Monika NIEWÓJT

Les échos du débat entre histoire érudite et histoire philosophique dans l'Essay sur l'histoire universelle et recherches sur celle de la Sarmatie 149

Przemysław B. WITKOWSKI

*Jean Potocki à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle
d'après son journal de travail personnel et d'autres
documents inédits des archives de Kiev*

161

Le Manuscrit trouvé à Saragosse

Yves CITTON

*Une machine utopique à tordre le droit. Justice, spectacle,
métissage et ironie dans le Manuscrit trouvé à Saragosse*

205

Françoise DERVIEUX

*Retour du rêve, retours sur le rêve dans Manuscrit
trouvé à Saragosse*

241

Lorenz FRISCHKNECHT

*Cinq pour cent de texte en moins ? Le premier
décaméron de 1804 et celui de 1810*

255

Claire JACOB

L'histoire du Juif errant, enquête sur une disparition

269

Émilie KLENE

*Le binôme dans le Manuscrit trouvé à Saragosse : une
mise en échec de l'aperception*

293

Isabella MATTAZZI

*Tables de vivants et tables de morts : le statut initiatique
de la nourriture dans le Manuscrit trouvé à Saragosse*

305

Jean-Marc ROHRBASSER

Le style géométrique de Potocki (1)

317

Dominique TRIAIRE

Il était trois fois un géomètre...

349

Références abrégées

385

Jean Potocki au pays d'*Étymologie*.
Pseudo-explications des noms des
souverains égyptiens de Manéthon
d'après les dialectes coptes
memphitique et sahidique

Sydney H. AUFRÈRE

En bon orientaliste de son temps — ou s'imaginant tel — le comte Jean Potocki (1761-1815) croyait explorer les différents arcanes de la langue égyptienne. Et tout d'abord celles des hiéroglyphes qui se déclinent en formes cursives — hiératique, démotique. Ensuite, ceux d'une langue singulière que les natifs de la vallée du Nil, enracinés depuis les premiers siècles de notre ère dans le christianisme, pensaient être un héritage de leurs aïeux de l'Égypte pharaonique¹. Hâtons-nous d'ajouter que ce qui gravite autour de ces deux aspects de l'égyptien sera un ornement littéraire, un courant sous-jacent, une quête plutôt ésotérique que linguistique et ce d'autant plus que les frontières mentales de l'Égypte seront bien longtemps encore indistinctes. À travers Potocki, on se propose donc d'aborder une

1. S.H. AUFRÈRE, *L'Odyssée d'Aigyptos. Du Sceptre au Spectre*, Paris, 2007, p. 122-123.

conception de l'Égypte¹ où chronologie et étymologie forment un étrange attelage.

Si l'on veut savoir comment les deux intérêts pour les hiéroglyphes et le copte se conjuguent dans la prose scientifique et littéraire de Potocki, on dira ceci. L'Égypte archéologique redécouverte par l'expédition de Bonaparte est dans l'air du temps. L'Europe est submergée par une déferlante d'égyptomanie littéraire avant que de l'être par l'iconographie égyptienne née des dessins des membres de la Commission scientifique de la *Description de l'Égypte* ; sous l'impact de celle-là se réveillent les souvenirs d'une vieille science assoupie dans la poussière des bibliothèques. Une dynamique prend son essor, qui redessine les contours d'une Égypte perpétuellement fantasmée, déclinée de siècle en siècle, où tour à tour se rejoignent des lieux communs bibliques et classiques, et se mêlent, dans un salmigondis incroyable, Égyptiens, Coptes et Gitans comme prolongements les uns des autres². Comme nombre de ses contemporains, Potocki est conquis par cette Égypte-là à la figure spectrale dont on suit l'évolution, de journée en journée, dans son roman, mais aussi dans l'œuvre scientifique qui en est le métatexte — à moins que ce ne soit l'inverse. Sans que l'auteur juge nécessaire la rédaction d'un discours formel sur la langue égyptienne, on assiste à l'émergence d'une pseudo-réflexion sur l'Égypte où le copte, par quoi on désigne le dernier état de l'idiome des habitants du Nil, fait de discrètes apparitions dans ses travaux. N'était cette discrétion, le copte, — le « petit cophte » devrait-on dire, et l'on verra pourquoi — est une préoccupation récurrente dans la dernière partie de la vie scientifique de Potocki.

À la fin du XVIII^e siècle, sous le nom de copte sont désignés au moins trois dialectes dont les contemporains de Potocki n'avaient pas encore pleinement conscience et qui se résumaient à deux langues, si l'on en croit la maîtresse grammaire d'alors : la *Grammatica Ægyptiaca utriusque dialecti* de Christian Scholtz, publiée par Karol Woide, aux presses clarendoniennes d'Oxford en 1778³. Il

1. Pour sa perception de l'Égypte, je renvoie à « Jean Potocki et les savoirs égyptiens de l'antiquité tardive », *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, p. 73-89.

2. On se reportera, sur ce thème, à l'ouvrage cité à la note 1 page précédente.

3. *Grammatica Ægyptiaca utriusque dialecti : quam breviiavit, illustravit, edidit, Carolus Godofredus Woide, S.A.S., Oxonii, 1778.*

s'agissait du memphitique (*lingua Coptica*) et du thébain (*lingua Sahidica*), c'est-à-dire, selon les termes d'aujourd'hui, des langues bohairique et sahidique. Cet attrait se fonde, dans *Manuscrit trouvé à Saragosse*, dans un camaïeu de langues orientales. Potocki en donne un aperçu lorsqu'il prête au cabaliste ces mots-ci : « Je n'avais pas encore douze ans et ma sœur huit, que nous savions déjà l'hébreu, le chaldéen, le syro-chaldéen, le samaritain, le copte, l'abyssin, et plusieurs autres langues mortes ou mourantes¹ », mots dans lesquels on devine, avec une touche d'ironie, des espoirs de conquête linguistique du comte². Cette polymathésie tournée vers les langues du Levant, de l'Afrique orientale et de la Mésopotamie constitue le prélude indispensable à l'approche de la cabale, dont il est question par la suite dans le roman³. Manifestement signe d'initiation, elle a pour but de percer les secrets qui nichent dans les étranges replis des écritures orientales. On notera le classement de cette séquence, où l'hébreu est en tête des langues sémitiques, et le copte dito des langues africaines. (Relevons une information négative : pas de trace de l'arabe.)

D'un point de vue formel, je traiterai le sujet à l'aide des bribes d'informations qu'a laissées derrière lui Potocki, en abordant tour à tour sa recherche documentaire, son œuvre scientifique et son roman, mais en m'empressant d'ajouter que cette lecture de l'Égypte par l'écrivain est celle du prestidigitateur faisant assaut d'adresse pour détourner l'attention du spectateur. Si du magicien professionnel il est difficile de déjouer les tours, et de Potocki pareillement, convenons qu'en dénouant, de façon systématique, ses ficelles les plus grosses, on aura permis au lecteur d'entrer dans les méandres de la pensée de cet auteur en communiquant au premier une idée du diapason scientifique du second.

1. V. 1810, p. 177 ; v. 1804, p. 184.

2. *De Varsovie à Saragosse*, p. 235-236. Je ne suis pas persuadé de l'effet comique produit par l'accumulation des langues sues ou à savoir, car elles font partie de celles que possédaient ou auxquelles s'intéressaient les orientalistes du temps de Potocki et avant celui-là, — et même de certains d'aujourd'hui. On peut citer Mathurin Veyssière de La Croze, Guillaume Bonjour, Louis Picques etc. Il réside (me semble-t-il) dans le fait que le cabaliste et sa sœur, respectivement à douze et à huit ans, prétendent savoir l'ensemble de ces langues, qu'une vie suffirait à peine à acquérir.

3. V. 1810, p. 178 ; v. 1804, p. 184.

1 À la recherche de documents coptes

Si l'Égypte en règle générale, tant au premier qu'au second degré, apparaît dans toute son œuvre sous couvert de descriptions et de citations d'auteurs de l'antiquité tronquées et détournées au profit de ses idées, Potocki n'a pourtant laissé aucune trace d'un intérêt quelconque pour les Coptes en tant qu'ethnie, ethnie d'ailleurs placée sous un regard sans aucune indulgence, même chez les esprits que l'on aurait cru compter parmi les élites de leur temps¹. C'est au copte sous le regard de la langue qu'il accorde une certaine attention, qui ne participe pas d'un savoir acquis de haute lutte. Sur la base d'un postulat dont il étaye son rêve égyptien, le copte lui permet de jeter un pont entre jadis et naguère, de proposer des explications dont la façon de les présenter a un je-ne-sais-quoi de cabalistique. Le cabaliste et sa sœur, à l'instar de Potocki, ne détiennent-ils pas les secrets du copte, ensemble avec les autres langues sémitiques ?

1.1 Potocki à Velletri et Georg Zoëga

C'est peu de dire que le recours au copte pour le déchiffrement de certaines translittérations de noms royaux égyptiens ne déboucha pas sur des perspectives prometteuses si l'on en croit ses *Dynasties du livre second de Manéthon* datée de 1803², et dont une nouvelle édition corrigée sera republiée, en 1836³. (Elles paraissent par parenthèse chez Guillaume Piatti, à Florence, où Champollion avait fait

1. AUFRÈRE, *L'Odyssée d'Agyptos*, p. 128-130, 253.

2. *Dynasties du Livre second de Manéthon par le comte Jean Potocki*, Florence, 1803. Voir *Œuvres IV*, 2, CD-Rom (Pot., 1803). On recourra ici à la seconde édition (cf. note *infra*) sous le titre : *Dynasties du Livre second de Manéthon*, 1836.

3. *Dynasties du Livre second de Manéthon par le comte Jean Potocki*, nouv. éd. cor. Florence, 1836 (éd. *post mortem* — il convient de poser la question suivante : pourquoi ce livre a-t-il été réimprimé vingt et un ans après sa mort ?) La première édition avait reçu, au dire de Potocki, un accueil favorable de la part des érudits italiens. Ne prétend-il pas, dans une lettre à son frère Séverin, datée du 15 février 1804 : « Et de ce coté la je suis tres content de l'acueil que j'ay reçu en Italie, ou l'on m'a adressé des lettres avec l'adresse, al celebre e dottissimo defensore di Manetone. Car j'y ai publié un ouvrage intitulé *Dynasties du second livre de Manéthon*. » (*Œuvres V*, p. 83-84. Voir aussi Al. КРОН, *Jean Potocki. Voyage lointain*, Paris, 2004, p. 164-165.) Il avait déjà parlé de cette œuvre à son beau-père Stanislas Félix, en date du 17 décembre 1803 : « J'ai accouché laborieusement d'un ouvrage intitulé, *Dynasties du second livre de Manéthon*. Et comme Madame votre femme, je jure

imprimer la première édition de la troisième lettre au duc de Blacas, dix années auparavant¹.) L'épître dédicatoire² en est adressée à l'érudit qu'était le cardinal Stefano Borgia (1731-1804)³, préfet de la Congrégation de la Propaganda Fide, et qui avait réuni, dans son musée de Velletri (le Museo Borgiano), situé à proximité de Naples, une collection d'antiques et de manuscrits anciens dont la célébrité justifiait le déplacement. Autour de cette collection gravitait un petit monde d'érudits. L'un des plus connus fut le Danois Georg Zoëga (1755-1809) dont le prélat était devenu le protecteur.

Il nous faut ouvrir une parenthèse à propos de ce savant qui paraît à l'origine d'un engouement de Potocki pour la dernière version de l'égyptien. Au numismate et linguiste⁴, venu à la demande (1783) de Stefano Borgia, celui-ci avait fait donner une charge d'interprète de la Propagande, et lui avait demandé d'établir le catalogue de ses monnaies égyptiennes⁵. On lit quelque part ceci : « Long-

de ne pas écrire de sitot, et peutêtre tiendrai je mes serments comme elle. Ce que je sais bien c'est que tout ce que je pouvois écrire désormais, sur l'antiquité ne seroit que des corrolaires de cet ouvrage ci, ou de celui que j'ai imprimé à Petersbourg. » (*Œuvres V*, p. 69. — Le livre publié à Pétersbourg est *Histoire primitive des peuples de la Russie, avec une exposition complète de toutes les notions locales, nationales et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote*, 1802.) Toujours est-il que Potocki me semble prendre au premier degré l'ironie que l'on discerne sous le cauteleux « al celebre e dottissimo defensore di Manetone » de ses correspondants italiens.

1. *Lettre à M. le Duc de Blacas d'Aulps, premier gentilhomme de la chambre, pair de France, etc. sur le nouveau système hiéroglyphique de MM. Spohn et Seyffarth*, Florence, 1826. (Avec un hommage à Stefano Borgia.)

2. *De Varsovie à Saragosse*, p. 145 ; Éd. KRAKOWSKI, *Le comte Jean Potocki*, Paris, 1963, p. 168-170.

3. Voir *Biographie universelle ou Dictionnaire historique des hommes qui se sont fait un nom*, F.-X. de Feller (éd.), II, Paris, 1848, p. 117-118 ; Alastair HAMILTON, *The Copts and the West 1439-1822. The European Discovery of the Egyptian Church*, Oxford University Press, 2006, p. 242, avec une référence à Potocki.

4. Il avait été chargé par l'historien Ove Guldberg (1731-1808), qui fut ministre de 1772 à 1784, de classer la collection des médailles à Copenhague, puis avait été envoyé pour un voyage d'études à Vienne (1782) et à Rome. À Rome, il fut introduit auprès de Stefano Borgia sur l'entremise du grand érudit et bibliophile qu'était Giuseppe Garampi (1725-1792), qui avait reçu la nonciature de Varsovie en 1772, puis celle de Vienne en 1776. Zoëga s'était en effet lié d'amitié avec celui-là qui avait remis en ordre les archives du Vatican et lui ouvrait les portes des prélats romains. Voir Auguste Alexis Floréal BARON, *Biographie universelle ancienne et moderne*, nouv. éd., Bruxelles, 1843-1847, t. 19, p. 336-337, s. v. « Zoëga (Georg.) ».

5. Celui-ci paraîtra sous le titre : *Numi Ægyptii Imperatorii prostantes in Museo Borgiano Velitris etc.*, Romæ, 1787.

temps avant cette publication, il [Zoëga] avait entrepris sur l'Égypte d'autres travaux conçus d'après un plan gigantesque¹. » Prenant prétexte de cette motivation, le pape Pie VI (1775-1799), menant alors une politique de redressement des obélisques gisant de par la Ville, et constatant que Zoëga avait de la pente pour les projets hiéroglyphiques, lui confia la mission de relever et de déchiffrer les textes ornant les obélisques de Rome. Dans son enthousiasme, et s'inscrivant dans le sillage de devanciers célèbres², le Danois apprendra puis cultivera la langue copte afin de soutenir son effort dans l'espoir de percer le secret des hiéroglyphes. Même si cet effort ne fut pas concrétisé par un résultat qui le rendît satisfait, il aboutira à deux œuvres majeures, s'affirmant comme les deux volets d'un dyp-tique, matérialisés par les obélisques de Rome, sur lesquels sont gravés des hiéroglyphes véritables, et l'impressionnante collection de manuscrits coptes, réunie par le cardinal romain³. Ce seront, d'une part le *De Origine et usu Obeliscorum*, Romæ, 1797; d'autre part, le *Catalogus codicum Copticorum manuscriptorum, qui in Museo Borgia Velitris adservantur*, Romæ, 1810⁴ (ouvrage posthume). La collection Borgia comprenait, outre une grande proportion de manuscrits bohairiques, quelques-uns sahidiques⁵ et des fragments fayoumiques, de quoi éveiller l'intérêt pour les dialectes coptes. Refermons pour l'instant la parenthèse sur Zoëga.

1. BARON, *loc. cit.*

2. On fera remarquer que Guillaume Bonjour (1670-1714) se lancera lui aussi dans un projet semblable dont il ne développera, certes avec un génie sans pareil, que le versant copte. Cf. S.H. AUFRÈRE & N. BOSSON, *Guillaume Bonjour. Elementa linguæ Copticæ. Grammaire inédite du XVII^e siècle, Cahiers d'orientalisme*, XXIV, Genève, 2005. Introduction. *De vita et operibus Guillelmi Bonjourii Tolosani (1670-1714). Usque a Gallia ad Chinam* (p. XV-C). Mais Zoëga rallume plutôt, semble-t-il, le flambeau dont Athanase Kircher prétendait éclairer les sciences.

3. A. HEBBELYNCK, « Inventaire sommaire des manuscrits coptes de la Bibliothèque Vaticane », *Miscellanea Francesco Ehrle. Scritti di storia e paleografia*, vol. V, Roma, 1924, p. 35-82, et spécialement p. 52-75.

4. Voir J.-F. CHAMPOLLION, « Observations sur le catalogue des manuscrits coptes du musée Borgia, à Velletri : ouvrage posthume de George Zoega », *Magasin encyclopédique*, octobre, 1811 (tiré à part : Paris, 1811, 36 p.).

5. On doit à Giovanni Luigi Mingarelli, qui avait exploré la collection des mss Nani d'avoir, le premier semble-t-il, porté un intérêt tout particulier au sahidique ; cf. G.L. MINGARELLI, *Ægyptiorum codicum reliquiæ Venetiis in Bibliotheca Naniana asservatæ...* Bononiæ, 1785.

Lorsque Potocki effectue son séjour à Velletri, qui accueillait parmi les hôtes de marque des savants illustres¹, il revenait d'Égypte (selon les termes de l'épître dédicatoire). Cela permet de situer assez précisément son séjour auprès du préfet de la Propagande. Monté à bord de *L'Innocent* à Alexandrie le 13 octobre 1784², il débarque autour du 8 novembre à Venise³, et, après la quarantaine de rigueur passée au lazaret⁴, il prend la direction de Velletri⁵. Si l'on applique à la lettre le terme de « quarantaine », il ne peut être à Velletri qu'après la mi-décembre 1784⁶. Quel engouement pouvait entraîner le voyageur sur les routes de l'Italie méridionale, sitôt cette période achevée ? Rome, ses antiquités et ses bibliothèques ? L'attrait de la collection Borgia ? Les deux à la fois ? Ou, sa mémoire étant auréolée du souvenir des pyramides, la possibilité de s'entretenir avec un informateur exceptionnel tel que Zoëga, dont la renommée « aurait » alors dépassé les frontières de l'Italie ? Alors ! Rencontre de circonstance ? Le Danois, à Rome en 1784, était revenu de Florence, où il apprenait, cette même année, la disgrâce de son protecteur, le ministre Guldberg. Toujours est-il que le protégé de Stefano Borgia est bien à Velletri lorsque Potocki y séjourne. Admettons que la qualité et l'autorité du personnage, la personnalité du mécène, ensemble jointes à la richesse de la collection, étaient

1. Voir Éd. KRAKOWSKI, *op. cit.*, p. 168-169 ; Jean Potocki, *biographie*, p. 106.

2. *Œuvres I*, p. 56.

3. *Ibid.*, p. 57.

4. Alex. DE MILTITZ, *Manuel des consuls*, t. II, part. II, Londres, 1838, p. 159-160. Sur la quarantaine, voir J. BECKMANN, *A History of Inventions and Discoveries*, London, 2^d ed., 1814, p. 145-152, s. v. « Quarantine ». La quarantaine était encore de rigueur, selon John Howard, qui passa au lazaret de Venise en 1786. Les conditions y étaient effroyables (cf. *Archives générales de médecine*, 1835, p. 238-239 ; cf. un texte semblable dans BAYLE, CAYOL, GILBERT, MARTINET, *Revue médicale française et étrangère*, t. IV, Bureau de la Revue médicale, Paris, 1835, p. 278 ; A. CORBIN, *Le Miasme et la Jonquille*, 1982, p. 199). On trouve la description du lazaret de Venise de John Howard dans A.-B. CLOT-BEY, *La peste*, Paris, 1840, p. 378. A priori il serait étonnant que Potocki qui, malheureusement ne parle pas de son séjour, fût resté dans un endroit aussi insalubre pendant une durée aussi longue, et n'eût pas profité de sa condition pour effectuer sa quarantaine ailleurs que dans ce lieu de puanteur.

5. N. TAYLOR-TERLECKA, « Jean Potocki and his Polish milieu », *Comparative criticism, Fantastic currencies in comparative literature : gothic to postmodern*, 24, 2003, p. 55-78.

6. Cette précision est à apporter à la chronologie établie dans *Œuvres V*, p. 302.

de puissants motifs. Mais donnons plutôt la parole à Potocki, dans son épître adressée au cardinal ¹ :

Votre Éminence en recevant cet écrit voudra bien se rappeler du temps où Elle me tendoit la main dans la carrière difficile de la haute Antiquité. Je revenois alors d'Égypte, et je retrouvai Memphis dans votre Museum de Velletri. Zoega y jettoit alors les fondemens de son vaste et merveilleux ouvrage. Mon livre mérite peu d'être nommé après le sien ; et je prie votre Éminence de ne considérer dans mon hommage que les sentimens qui me l'ont dicté.

À la lecture, trois choses frappent. Primo, l'illusion qui plane dans l'esprit de Potocki d'une « carrière difficile dans la haute antiquité », dans laquelle il croit s'engager. (Il a des raisons de le penser. On y reviendra prochainement.) Secundo, l'importance, en recourant à une métonymie (« Memphis » pour « Égypte »), de la collection égyptienne (actuellement au Museo archeologico nazionale de Naples) de Velletri dans laquelle se trouvaient plusieurs pièces égyptiennes notables. Tertio, la question du titre de l'ouvrage, à l'ombre duquel Potocki place modestement le sien. De quel livre Potocki parle-t-il ? On pense, si l'on revient en arrière à cette année-là, à ses *Numi Ægyptii Imperatorii prostantes in Museo Borgiano Velitris etc.*, Romæ, 1787. (Le *De usu obeliscorum* ne paraîtra qu'en 1800 — bien que l'année de publication soit 1797 — et le *Catalogus codicum copticorum manuscriptorum* en 1810). Les « fondemens de son vaste et merveilleux ouvrage » ne peuvent, me semble-t-il, que renvoyer non à un livre en particulier, mais au projet de longue main que caressait Zoëga avant d'arriver, pour la troisième fois, à Rome ². Dans ces circonstances, celui-ci pouvait se montrer à l'égard de Potocki un excellent cicerone du Museo Borgia, et en outre quelqu'un capable d'éveiller en lui un réel intérêt pour l'histoire égyptienne et le copte. L'épître à Stefano Borgia ne montre que trop bien le respect du comte pour le savant, qu'il salue derechef à la p. 126 de ses *Dynas-*

1. *De Varsovie à Saragosse*, p. 128, 144.

2. Dominique Triaire m'objecte (22 déc. 07) avec raison que Potocki écrit en 1803 et que, par conséquent, il aurait eu en tête les titres des ouvrages publiés depuis par Zoëga. Mais je renvoie à cette citation-ci : « Longtemps avant cette publication [*Numi Ægyptii...*, 1787], il avait entrepris sur l'Égypte d'autres travaux conçus d'après un plan gigantesque. » (Baron, *op. cit.*, t. 19, p. 337.)

ties du livre second de Manéthon, comme un de ceux qui tiendraient la clef des hiéroglyphes. Mais la passion pour le copte chez Potocki n'est pas encore née¹, non plus que celle de Zoëga d'ailleurs qui, s'il a bien quelques idées sur cette langue lors du séjour de l'auteur de *Manuscrit*, n'en a pas acquis la maîtrise que lui reconnut Champollion.

1.2 Du voyage d'Égypte à la découverte d'« une espèce de clef »

Bien que les huit lettres d'Égypte adressées à sa mère éditées à Paris, en 1788, reproduisent la description d'un voyage en abrégé, où il ne ressort que des impressions assez banales, Potocki ne prétendait-il pas (concession littéraire au romantisme des ruines !) avoir gravé ces mots-ci empruntés au poète Jacques Dellile qui les appliquait, il est vrai, aux ruines de Rome : « Leur masse indestructible a fatigué le temps », à l'entrée de la pyramide de Chéops² ? Il semblerait que Jean-Louis Asselin de Cherville (1772-1822)³, vice-consul de France en Égypte, se fût attribué, en y ajoutant sa signature en 1819, cette inscription, déjà connue par Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838)⁴. Ainsi, il n'y a donc pas lieu de douter que Potocki fût l'auteur de cette élégance littéraire dont chacun revendiquerait plus tard la paternité.

Dans ses lettres, des Coptes et de leur langue il est rarement question. Il avait touché quelques mots de cette tocade linguistique à son frère, Seweryn, dans une lettre du 16 mars 1802⁵ :

1. Encore qu'en 1783 une publication de Tommaso Valperga di Caluso (1737-1815), sous le pseudonyme de Didyme, pourrait avoir eu une incidence sur l'intérêt du comte pour le copte : *Didymi Taurinensis Literaturæ Copticæ rudimentum*, Parmæ, 1783.

2. *Cœuvres I*, p. 53 ; *Jean Potocki, biographie*, p. 104 ; S. H. AUFRÈRE, « "Leur masse indestructible a fatigué le temps" : le comte Jean Potocki et l'Égypte du *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Égypte, Afrique et Orient*, n° 6, Avignon, septembre 1997, p. 31-38.

3. Voir sa biographie sous la signature de Victor LE SENS (de Cherbourg), in *Annuaire du Département de la Manche*. XVII^e année. Saint-Lô, 1845, p. 481-489. Il possédait une scala copto-arabe (cf. p. 486).

4. Voir G. GOYON, *Les inscriptions et graffiti des voyageurs sur la Grande Pyramide*, Le Caire, 1944, p. LXVII-LXVIII.

5. *Moniteur Universel* du 25 Pluv. an X [14 février 1802] : *Cœuvres V*, p. 60.

Nous avons reçu entreautres N^o. le 145 du *Moniteur* on y trouve un long article sur l'Égypte, ce qui me confirme encore dans l'idée où j'étois de suivre, l'histoire de ce pays la. Je ne crois pas qu'il me reste désormais assés de force pour écrire un ouvrage, mais au moins je veux me tenir en état de juger les recherches des autres, et en attendant m'appliquer à la langue copte, qui est une espece de clef.

Deux informations émanent de ce courrier. En premier lieu, l'article du *Moniteur*, de quelques colonnes, est signé des initiales du citoyen Samuel Bernard¹, membre de la Commission des Sciences et Arts d'Égypte. Ce texte, comme je m'en suis assuré, est plutôt un écrit de propagande sur les vertus scientifiques de l'Expédition d'Égypte qui aura permis l'ouverture de l'Égypte à la recherche, et offrant la fausse perspective de monuments dont l'ancienneté était surévaluée, notamment à partir de la fameuse affaire des zodiaques par quoi on aboutissait à des époques de 15 000 ans², datation qui sera dénoncée, dix ans plus tard, par Champollion³, au grand dam de Louis XVIII. En 1802, de telles exagérations chronologiques donnent le vertige, mais créent des vocations chez ceux qui, comme Potocki, veulent percer les secrets des temps lointains, ce qui explique aussi l'expression employée par Potocki en 1803 : « la carrière difficile de la haute Antiquité ». En second lieu, comme bien des érudits qui se sont penchés sur l'égyptien, le copte est apparu, dès que les documents écrits dans cette langue se frayèrent une place dans les bibliothèques de l'Occident, grâce tout d'abord au voyageur romain Pietro della Valle, à Nicolas-Claude Fabri de Peiresc ensuite, comme la clé qui permettrait l'accès aux mystères de Thot⁴. Nombreux

1. Il est l'auteur d'une *Notice sur les poids arabes anciens et modernes*, Paris, 1817. Il s'agit là d'un extrait de la *Description de l'Égypte*, t. XVI — État moderne, Paris, 1825, p. 73-106. Il est aussi l'auteur d'un long travail : *Mémoire sur les monnaies d'Égypte*, *ibid.*, p. 267-504.

2. Selon Charles-François DUPUIS (1742-1809), les zodiaques d'Esna et de Dendara étaient vieux de 15 000 à 16 000 ans, alors qu'ils dataient de l'époque romaine (*Mémoire sur le Zodiaque de Tentyra*, Paris, 1806).

3. « Lettre à M. le rédacteur de la revue Encyclopédique relative au Zodiaque de Dendera », *Revue Encyclopédique* XV, 1822, p. 232-239 (tiré à part : Paris, 5 juillet 1822, 8 p.).

4. Voir par exemple la gravure de la page de titre de *Didymi Taurinensis Literaturæ Copticæ rudimentum*, Parmæ, 1783. Thot, sous la forme d'un babouin lunaire, présente une tablette sur laquelle est reproduit l'alphabet copte. Je renvoie à un article à paraître : « Les alphabets dits "égyptiens" et "cophes" de Fournier le

sont ceux qui, depuis le xvii^e siècle, travaillent dans cette perspective qui n'est pas toujours en odeur de sainteté dans les rangs de la hiérarchie de l'Église, autant curieuse sur le plan épistolaire que pusillanime sur celui de l'édition. Potocki n'est pas vraiment en retard sur son temps qui semble avoir oublié les avancées des orientalistes dans ce domaine. Champollion lui-même ne prétendrait-il pas, bien naïvement, dans une communication faite devant les membres de l'Académie des Sciences de Grenoble, en 1806, avoir découvert l'identité du copte et de l'égyptien, secret éventé depuis bien longtemps — probablement oublié¹ ?

Le copte, clé de l'égyptien, est le postulat sur lequel Potocki fonde des espoirs étymologiques. Il s'en tiendra là — heureusement... Mais il faut reconnaître, pour sa défense, que nous sommes en 1802 et qu'il s'est produit, semble-t-il, un hiatus entre l'épistémé égyptienne construite par les grands antiquaires du xviii^e siècle et la nouvelle en formation après l'Expédition d'Égypte — la première édition de la *Description* paraît en 1810 — qui fait table rase du passé érudit pour relancer l'étude de l'Égypte sur des bases archéologiques ainsi que de nouveaux relevés. Un espoir naît à partir duquel le monde savant, mis à part certains, tourne avec lenteur le dos au passé.

1.3 La rencontre avec le patriarche des Coptes

Le voyage en Égypte est également le moment d'une rencontre. On doit aux éditeurs des *Ceuvres* de Potocki une note érudite² que je reproduis in extenso :

La Bibliothèque de l'Académie des Sciences à Kiev conserve sous la cote DA/p 384 un manuscrit copte et arabe de 142 ff., relié en maroquin rouge à tranches dorées. Potocki a écrit en dédicace : « Manus-

Jeune (1766) et la "guerre des polices" au xviii^e siècle — En marge de la redécouverte de l'écriture hiératique », dans *Verba manent. Recueil d'études dédiées à Dimitri Meeks*, Isabelle Régen et Frédéric Servajean, éd. CENIM 2, Montpellier, 2009, p. 29-49.

1. Athanase Kircher, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, Guillaume Bonjour, Mathurin Veyssière de La Croze, David Wilkins, dom Bernard de Montfaucon, pour n'en citer que quelques-uns, tous autant qu'ils sont le savent et travaillent avec l'idée que le copte, qui plus est associé au chinois, permettrait d'accéder à la lecture des écrits des anciens Égyptiens.

2. *De Varsovie à Saragosse*, p. 42, n. 23.

criptum quod mihi Cahiræ dono dedit Patriarcha coptorum Ego autem offerbam academiae Kiowiensi. Joannes Potocki intimus a consiliis ». Ce don fut fait en 1808¹.

Le manuscrit a été remis à Potocki par le patriarche d'Alexandrie, au Caire, c'est-à-dire entre le 23 août et le 26 septembre 1784. À ce moment, Jean (Youhanna) XVIII (1770-1797) qui occupait le trône de saint Marc a reçu son hôte au siège du Patriarcat cairote. Ce n'est pas là une mince information, que Potocki, au plus fort d'une guerre civile qui fait rage entre les beys, eût réussi à rencontrer, au Caire, la plus haute autorité religieuse des Coptes ; que d'une sympathie entre les deux hommes il eût résulté ce don du premier au second. En outre, cela démontre que Potocki était allé s'informer auprès de celui qu'il pensait pouvoir lui donner des renseignements sur l'histoire de sa communauté. Malheureusement pour nous, Potocki ne souffle mot de cet échange.

2 L'œuvre scientifique

Dans l'œuvre scientifique, la préoccupation de Potocki est pratiquement d'ordre étymologique. Comment, à l'aide de la clé copte, forcer le sens de certains termes égyptiens transcrits par les auteurs de l'antiquité ou présents dans la Bible ? C'était là un exercice fort périlleux où Potocki a produit quelques embrouillaminis encore susceptibles d'étonner le monde savant par l'approche qui était la sienne. Cela touche principalement trois ouvrages :

- *Dynasties du livre second de Manéthon* (1803),
- *Chronologie des deux premiers livres de Manéthon* (1805) (suite du précédent),
- *Principes de chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les Olympiades* (1813-1815)².

Les deux premiers ouvrages considèrent davantage le copte, lequel sera beaucoup moins présent dans les *Principes de chronologie* et qui, en s'érigeant comme un guide de la chronologie universelle, ne poursuivent pas le même but. Si l'intérêt de Potocki pour le copte

1. Voir *Jean Potocki, biographie*, p. 105. Depuis la rédaction du présent texte, j'ai eu l'occasion de voir ce beau document (voir les actes du colloque de Kiev, 2-3 juin 2009, É. KLENE et P. B. WITKOWSKI éd., à paraître.)

2. Voir *Œuvres IV*, 2, CD-Rom, sous la référence Pot., 1813.

est né dès son voyage en Égypte, il s'est cependant concrétisé au cours de l'année 1802. Manéthon retient son attention, qui est l'auteur emblématique d'une Égypte inconnue. C'est une étape difficile de son œuvre que celle de la chronologie égyptienne. Son premier ouvrage sur les dynasties est probablement construit à la hâte, puisqu'il est écrit au cours de l'automne 1803, si l'on tient compte du délai de composition du texte à l'imprimerie de Guillaume Piatti. Et on se rappellera qu'il en a « accouché laborieusement », comme il le confie à Stanislas Félix, dans une lettre en date du 17 décembre 1803¹. Je présenterai les éléments de telle façon qu'on puisse avoir une trame cohérente.

2.1 Le bohairique et le sahidique

Dans ses *Principes de chronologie* (p. 64), Potocki écrit un développement sur le nom du roi Sésôchris (Σέσωχρις), huitième souverain de la deuxième dynastie thinite, ayant régné quarante-huit ans (Manéthon, *Fragments* 8, 9, 11²), qu'il confond avec Sésôstris (Σέσωστρις), souverain de la douzième dynastie « thébaine³ » ayant gouverné les Égyptiens un nombre d'années identique (*Id.*, *Fragments* 34, 35⁴). Ce rapprochement, qui ne repose sur rien, sinon sur une pseudo-assonance, est pour lui une occasion de tirer parti de la dialectalité du copte, puisque certains mots, selon qu'ils sont exprimés en langue bohairique ou sahidique, recourent à des consonnes différentes, notamment lorsqu'il considère l'élément *-ôchris* de Sésôchris ; ce qui est écrit avec un *χ* en bohairique se transforme en *κ* en sahidique :

Pour ce qui est du changement de *Okri* en *Ochri* il est très facile à justifier par l'usage du dialecte Saïdique qui change par tout le cha, en k. comme *kaki* pour *Chaki* ténèbres, *kas* pour *Chas* aussi, *kimé* pour *Chemi* Égypte *ko* pour *cho* poser etc. etc. etc.

1. Cf. *supra*, note 3, p. 48.

2. W.G. WADDELL, *Manetho*, Cambridge, London, 1980, p. 36-41.

3. La dynastie a régné à Licht, capitale du Moyen Empire, située au nord de l'entrée du Bahr el-Youssef dans le Fayoum.

4. WADDELL, p. 70-71. De tels rapprochements ne doivent pas surprendre, non plus que de telles étymologies. Ils sont dans l'esprit du temps ; cf. Abbé GUÉRIN DU ROCHER, *Histoire véritable des temps fabuleux*, t. I, Paris, Besançon, 1824, p. 316-317.

Ainsi, en effectuant une rétroversion à partir des translittérations données, on aurait (en se fondant sur son modèle¹) :

ΚΑΚΕ > ΧΑΚΙ : « ténèbre » ; — ΚΙΜΕ > ΧΗΜΙ : « Égypte » ; ΚΑΣ > ΧΑΣ : « aussi² » ; — ΚΩ > ΧΩ : « poser ». Si on avait un doute sur l'instrument de travail lexicographique qu'emploie Potocki pour le copte, celui-là serait vite dissipé. Dans ce petit paragraphe, Potocki, alors qu'il n'en fait pas mention, reproduit purement et simplement les notices du *Lexicon Ægyptiaco-Latinum* [p. 186, s. v. Κ, ΚΑΠΠΑ] de La Croze, dans les additions fournies par Karol Woide³ :

La Croze

Sah. > Boh.

ΚΑΚΕ, Π, σκότος, tenebræ, pro ΧΑΚΙ.

ΚΑΣ etiamsi, pro ΧΑΣ

ΚΗΜΕ, Ægyptus, pro ΧΗΜΙ. *Myst. Litt.* p. 264.

κω, ponere, pro χω.

Potocki

Sah. > Boh.

kaki pour Chaki ténèbres

kas pour Chas aussi

kimé pour Chemi Égypte

ko pour cho poser

La comparaison entre les deux documents n'est pas à l'avantage de Potocki dont on constate qu'il modifie les graphies soit intentionnellement, soit par dyslexie, soit encore — ce qui est plus probable — parce qu'il copie ce qu'il croit voir, donc mal. Sur quatre lignes, se présentent deux erreurs de copie ou de transcription : *kaki* pour ΚΑΚΕ, *kimé* pour ΚΗΜΕ, à moins que pour celle-ci il ne suive le modèle fourni dans le *Schema Litterarum Ægyptiacarum* de la *Lingua Ægyptiaca restituta* de Kircher (1636), qui s'aligne sur le iotacisme du grec : « Η ΗΙΓΓΑ *Hida I5* ». Mais cela après tout n'est pas grave puisque telle constatation nous permet d'identifier son ouvrage de référence pour le lexique copte. (Nous verrons plus loin comment il passe de Sésôchris à Sésôstris.)

1. En donnant ces graphies, on ne tient pas compte ici de la réalité lexicographique selon les critères actuels, mais selon ceux auxquels se fie Potocki.

2. Erreur du *Lexicon* de La Croze pour ΧΕΚΑΣ, « afin que ».

3. Le nom de La Croze (« dictionnaire de la Croze ») est signalé dans les *Principes de chronologie* (*Cœuvres III*, p. 219).

4. Il s'agit du *Mystère des Lettres grecques* (cf. A. HEBBELYNCK, *Les Mystères des Lettres grecques d'après un manuscrit copto-arabe de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford*, Louvain, Paris, 1902) dont la traduction est entreprise par l'équipe des *Sources chrétiennes* de Lyon (UMR 5189 du CNRS), la partie copte étant confiée à Sydney H. Aufrère et Nathalie Bosson.

5. *Prodromus Coptus*, p. 284.

2.2 Les « tentes de Cham »

À la p. 37 de son édition des *Dynasties du Livre second de Manéthon*, profitant d'une analogie entre un mot hébreu et un mot copte, Potocki avance une hypothèse dont la pertinence sera confirmée, a posteriori, par les travaux de Champollion :

La race de Cham, dont le nom s'est conservé chez les Coptes qui s'appellent eux-mêmes Chémi. Cette race avoit elle-même trois subdivisions. Les Khuschites ou habitants du Khousistan. Ils s'étendoient de Babylone jusques à l'Indus. [...]

Un peu plus loin, il ajoute ce commentaire dépourvu, selon son habitude, de référence, considérant que son lecteur n'a nul besoin de tels détails qu'il serait bien capable de retrouver si l'envie lui en prenait :

Le troisième peuple de Cham étoient les Égyptiens eux-mêmes. Dans les psaumes l'Égypte est appelée les tentes de Cham. Les Coptes, comme je l'ai dit plus haut, s'appellent eux-mêmes Chémi.

Après enquête, Potocki fait allusion dans son texte au Psaume LXXVIII, 51 : « Il frappa tout premier-né en Égypte, les prémices de la vigueur dans les tentes de Cham¹ ! » (Trad. Éd. Dhorme.) Comme on s'en rend compte, l'expression « tentes de Cham » est une métonymie, ce qui ne signifie pas que l'Égypte, contrairement à ce qu'il laisse entendre, fût ainsi nommée ; celle-là l'était sous le seul nom de Cham — une idée par ailleurs acceptée des dictionnaristes de Fulcran Vigouroux, l'éditeur du *Dictionnaire de la Bible*². À la date où Potocki écrit, l'égyptien n'a pas été déchiffré et l'hypothèse peut paraître hardie, mais à son avantage. D'un point de vue critique, il est dommage qu'il ne fasse pas référence à Plutarque qui dit en substance, dans son *De Iside et Osiride* (33), que les Égyptiens nomment l'Égypte *Chemi* (Χημία) car le limon du Nil est noir comme le noir de l'œil. Signalons que « noir » se dit en copte **κAME** (*kame*). Mais on observera qu'il est inexact de dire et dans le texte et dans le com-

1. Mais on rajoutera Ps CV, 23 : « Alors Israël vint en Égypte et Jacob séjourna au pays de Cham. » — 27 : « il réalisa par eux les signes qu'il avait prédits, et ses prodiges au pays de Cham. » — CVI, 21 : « Ils oublièrent Dieu, leur sauveur, qui avait fait de grandes choses en Égypte, des miracles au pays de Cham, des choses formidables sur la mer de Joncs. » (Trad. Éd. Dhorme.)

2. S. v. « Cham » (II/1, col. 515-516).

mentaire, que les « Coptes s'appellent eux-mêmes Chémi », alors que le bohairique **ⲬⲬⲙⲓ** (*chemi*) désigne l'Égypte, tandis que l'éthnique est, dans la même langue, **ⲠⲙⲎⲬⲬⲙⲓ** (*remenchemi*¹) « les gens de l'Égypte », ce qui donnera le fameux *ermochymios* (ἐρμoχύμιοc)² relevé par les érudits du xviii^e siècle³. Cependant, Potocki n'est pas le père de cette étymologie que l'on doit, depuis 1699 déjà, à l'augustin Guillaume Bonjour, dans un opuscule faisant le point sur le contenu des collections de manuscrits coptes de la Bibliothèque Vaticane⁴. Le Toulousain dit ceci :

Chemi Ægyptum designat, dictam in Sacris paginis, *Terram Cham* ; sicut & *terram Mesraïm*, à Mesraïmo Chami filio⁵.

Ernest Jablonski, en 1740, avait fait de même dans son *Pantheon*⁶ en écrivant, mais quarante ans plus tard : « **ⲬⲬⲙⲓ**, vero Ægyptum significat. »

2.3 L'étymologie d'Osymandias

L'étymologie acrobatique du nom Osymandias (Ὀσσυμανδύαc) de Diodore (Livre I, XLVII-XLIX)⁷, qu'il associe au Sésôstris d'Hérodote et de Manéthon, est assez savoureuse. Croyons-en un passage des *Dynasties du Livre second de Manéthon* :

De tous ces rapprochements, mais sur tout de l'accord chronologique, nous pouvons conclure que le Sessostris ou Sessochris de Manéthon s'appelloit Vexoris ou Vessosis, et qu'il fut surnommé Osymandyas. Je n'aime pas et je crains même les Etymologies ; mais un surnom doit cependant en avoir une. J'observerai donc que dans le copte *Os* veut dire seigneur et *Mant* champ de bataille (p. 55).

1. Orthographe sahidique **ⲠⲙⲎⲬⲬⲙⲓ** (W.E. CRUM, *Coptic Dictionary*, Oxford, 1939, 295b.)

2. CRUM, 295b.

3. AUFRÈRE, *L'Odyssee d'Aigyptos*, p. 120.

4. In *Monumenta Coptica seu Ægyptiaca Bibliothecæ Vaticanæ brevis exercitatio*, Romæ, 1609, p. 13-14, § XI.

5. « *Chemi* désigne l'Égypte, dite dans la Bible la "Terre de Cham", mais également "Terre de Misraïm", d'après Misraïm fils de Cham. »

6. *Pantheon Ægyptiorum sive de diis eorum commentarium, cum prolegomenis de religione et theologia Ægyptiorum*, Pars I. Francofurti ad Viadrum, 1750, p. 97.

7. A. BATAILLE, *Les Memnonia*, RAPH 23, Le Caire, p. 119-142.

Heureusement que Potocki craint les étymologies, car on se serait attendu à pire s'il eût voulu être plus précis. La véritable étymologie d'Osymandias est celle-ci : *Ouser-Maât-Rê* « Puissante est la justice de Rê », où l'on reconnaît le nom de couronnement corrompu de Ramsès II (1279-1213)¹. Battant prudemment en retraite, Potocki laisse son lecteur rapprocher les éléments : Osymandias égale « Seigneur (du) champ de bataille », ce qui correspond dans son esprit à l'idée d'un roi victorieux. Bien entendu, cela est absolument faux ; mais pas plus que par la suite, il ne sera question ici de mettre le doigt sur l'erreur, sinon pour en détecter la nature, qui repose sur une chaîne d'inférences fallacieuses comme toutes les étymologies infondées ou reposant sur de simples assonances.

Mais décidément il met du sien en convoquant tout d'abord les transcriptions corrompues (Sessostris, Sessochris) par les copistes des noms royaux égyptiens que l'on trouve dans les différentes versions du *Canon* d'Eusèbe — manuscrites ou éditées — de la version latine attribuée à saint Jérôme, tables de correspondance des événements et des règnes de l'antiquité, qui reproduit, entre autres, les noms des rois entre la XVIII^e (à laquelle on place l'arrivée d'Abraham en Égypte) et la XXXI^e dynasties égyptiennes².

Ensuite, il infère que le Sésôstris de Manéthon s'appelait Vexoris ou Vessosis. Pour peu que le lecteur d'aujourd'hui ne soit pas un connaisseur, il ne reconnaîtra pas, sous les graphies Vexoris et Vessosis, les Vexoris ou Vexosis de Justin (III^e-IV^e siècle³), auteur d'ailleurs mentionné par Potocki⁴. L'assimilation entre le Sésôstris d'Hérodote et de Manéthon et le Vexoris de Justin⁵ était considérée comme un fait acquis par les historiens et ce depuis Adrien Turnebè ou Tournebeuf (1512-1565)⁶. Potocki s'adresse à ses pairs en

1. *Id.*, *ibid.*, p. 125-126.

2. *Chronica trium illustrium Auctorum Eusebii Pamphili Episcopi Cæsariensis D. Jeronymo interprete D. Eusebii Hieronymi presbyteri D. Prosperi Aquitanici Episcopi Rigiensis [...]*, Burdigalæ, 1604. Cette édition comporte des corrections et des notes d'Arnaud de Pontac, évêque de Bazas : *Arnaldi Pontacis in Eusebii Pamphili Chronicon Castigationes et Notæ*. Ces notes (col. 212-432). On pourrait sans doute identifier l'édition que Potocki a utilisée du *Canon*.

3. Trogue Pompée, ch. I, 2.

4. *Dynasties du Livre second de Manéthon*, 1836, p. 55.

5. PASTORET, *Histoire de la législation*, t. II, Paris, 1817, p. 503. P. Cl.-Fr. DAUNOU, *Cours d'études historiques*, t. IX, Paris, 1845, p. 80, 90-91.

6. Fr. SABATIER, *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques, grecs et latins*,

littérature. Il est évident que le lecteur — homme cultivé — ne pouvait qu'avoir lu Turnèbe ou, immanquablement, l'édition de Justin due à Johan Georg Graevius (1632-1703). Inutile de le lui rappeler, sinon en commettant une faute contre l'esprit. (La référence reste encore du domaine de l'allusion.) Je crois indispensable de signaler cette note de Gabriel Fabricy¹, qui me semble significative de l'intérêt qu'on porte à ce roi, comme s'il appartenait au domaine de la réalité, en ajoutant que le Vexoris de Justin a une impressionnante postérité littéraire, et jusque dans le théâtre. Voici cette note :

Justin raconte que Vexoris, ou Sésostris, Roi d'Égypte, porta les armes jusque dans le Pont, & que Tanaïs, Roi de Scythie, fit une expédition jusqu'en Égypte. *Fuere quidem temporibus (Nini) antiquiores, Sesostris (ou, selon d'autres, Vexoris) Ægypti, Scythiæ Rex Tanaus; quorum alter in Pontum, alter usque Ægyptum excessit.* Justinus, lib. I, cap. II, pag. 7 sq. Selon Turnèbe, il faut lire ici Sésostris, au lieu de Vexoris; & c'est la leçon qu'a suivie le docte Graevius dans son édition de Justin imprimé à Leyde chez Jacques Hackius en 1683.

Il serait étonnant que telle note ou sa sœur jumelle ne fût pas tombée sous les yeux de Potocki. Voilà pour ce qui concerne l'équation : Sésôstris égale Vexoris.

Persuadé qu'Osymandias est un surnom et que tout (sur)nom possède une étymologie, il scinde arbitrairement celui-là en deux éléments : OS- et -YMANDIAS. Cela fait, il postule qu'ils correspondent à deux termes coptes : *Os* « Seigneur » et *Mant* « champ de bataille », ce qui nous permet, à notre tour, de restituer les deux mots coptes qui lui ont semblé se rapporter à ces deux éléments : 1° OC et (en anticipant la solution), 2° MANT†.

Le premier de ces mots montre très clairement que Potocki se réfère encore au *Lexicon* de La Croze, où l'on trouve [p. 174] la notice que je reproduis in extenso, car nous reviendrons sur celle-là en abordant le point suivant qui concerne la translittération approximative du mot « Hyksôs » :

tant sacrés que profanes, Paris, t. XXXVII, 1815, p. 610, s. v. « Vexoris ». On renverra aussi à Gabriel FABRICY, *Des chars équestres chez les anciens [...]*, Marseille et Rome, 1764, première partie, p. 147.

1. *Id.*, *ibid.*

OC, ΠΙ, et †, κύριος, Dominus et Domina.

Hæc vox nunquam legitur in communi Dialecto nisi compendio scripta, sic : ΠOC. Quæ vox ab Ægyptiis hodiernis pronunciatuꝛ IBSCHËUS, duabus vocalibus divisis. Unde suis litteris scribenda videtur ΠΙCΙOC, ita enim Ægyptii hanc vocem pronunciant.

In Dialecto Sahidicâ integra scribituꝛ ⲬⲐⲒⲈⲒⲘ, aliquando etiam, sed rarò ΠOC.

Plur. ΠΙCΙCËΥ, κύριοι, domini. Matth. xv. 27. Luc. xix. 33.

ⲄⲢ OC, dominari, κυριεύειν. Passim. Ps. XLVIII. 14.

Il aurait également pu se tourner vers le *Prodromus Coptus* d'Athanasie Kircher, publié en 1636, où celui-ci donne ΠOC Φ† *Dominus Deus*¹, « Seigneur Dieu », sans la surligne qui permet de reconnaître deux abréviations qui dussent être écrites ΠOC Φ†. Ce sont surtout les *Primitiæ linguæ Copticæ*, publiés *in calce* du *Prodromus* qui étaient le plus susceptibles d'induire en erreur Potocki, puisque Kircher, dans les paradigmes, emploie le mot OC — l'abréviation du mot « Seigneur » en langue bohairique : ⲘⲐⲐⲘ² — mais le plus souvent sans la surligne³.

Étant admis qu'il emploie le *Lexicon* de La Croze, le seul terme qui convienne au second mot est ΜΑΝ†. Ce vocable figure dans une courte notice [p. 40] : « ΜΑΝ†, φ, locus prælii. Kircher, p. 492⁴ ». On voit par conséquent que Potocki a copié la notice de La Croze, en l'abrégeant : « *Mant* champ de bataille » (cf. *locus prælii*). On

1. *Prodromus Coptus sive Ægyptiacus in quo cum linguæ Coptæ, sive Ægyptiacæ, quondam Pharaonicæ, origo, ætas, vicissitudo, inclinatio; tum hieroglyphicæ literaturæ instauratio, uti per varia variarum eruditionum, interpretationumque difficillimarum specimen, ita nova quoque & insolita methodo exhibentur*, Romæ, 1636, p. 168.

2. CRUM, 787b-788a.

3. Il semble que Kircher ne reconnaît pas l'étymologie de ΠOC. Il écrit (*Prodromus Coptus*, p. 169) : « ΠOC Dominus. ΠΠC Iesus. ΧC Christus. OC Deus. » L'absence l'équation explicite ΠOC égale ΠCOC lui permet de construire un chapitre entier traitant des lectures des *nomina sacra* abrégés ΠOC et Φ†. Cette erreur avait été jadis soulignée par Guillaume Bonjour; cf. S.H. AUFRÈRE, N. BOSSON, « *De Copticæ Guillelmi Bonjourni Grammaticæ criticis contra Athanasium Kircherum*. La naissance de la critique de l'*Opera Kircheriana Coptica* », *Cahiers de la Bibliothèque copte* 13, Lille-Paris, 2003, p. 5-18, et spécialement p. 8.

4. Cf. CRUM, 396a (2 Tim 2, 5). La référence de Kircher est, naturellement *Lingua Ægyptiaca restituta, opus tripartitum*, [...] Romæ, 1643 (sur la page de titre), 1644 (sur la page de garde).

notera cependant que celui-là, pour arranger la correspondance, choisit plutôt de translittérer *Mant*, ce qui lui semble aller mieux avec *-ymandias*, plutôt qu'avec **Mandi* qui conviendrait, phonétiquement parlant, à **MAN†**, selon la *Lingua Ægyptiaca restituta* de Kircher : « Figura †; Nomen † *Dei*; Potestas *Di* ». Mais il se peut qu'il soit perturbé par l'erreur du *Prodromus* (p. 285), où les lettres † et **τ** ont ainsi été confondues : « Figura †; Nomen † *Dei*; Potestas *Di* ».

2.4 Ooues-Os, le « seigneur glorieux »

Je place à la suite de l'étymologie précédente celle-ci, qui apparaît dans ses *Principes de chronologie* (p. 64) où il hasarde une étymologie de Sésostris à l'appui de laquelle il propose encore une explication copte :

Le troisième Sessostris vivoit deux mille ans avant notre ere. Diodore de Sicile l'appelloit Osymandias (Livre premier page 43. édition de Hanau 1604.), Justin l'apelle Vexoris (L. 2. chap. 3.), ou selon Orose Vesoris (Livre 1. à l'année 480. avant la fondation de Rome. On trouve dans quelques éditions *oues-osis* et c'est la dessus que j'appuye mon Étymologie.). Probablement, *Ooues-Os.* ou Seigneur glorieux.

Il est toujours délicat de suivre la pensée d'un auteur comme Potocki, et qui, ici, avance pour ainsi dire masqué en sautant d'une graphie à une autre comme s'il s'agissait d'un jeu de piste dont il laisse le soin au lecteur *nolens volens* de découvrir les règles. On jugera de ce type de cascade paralogique dans l'esprit des étymologistes des XVII^e et XVIII^e siècles qui n'ont pas encore compris le mécanisme des langues. Rien a priori n'arrête Potocki qui, tel un jardinier des mots, sectionne et ente tour à tour et, ce faisant, produit des monstres étymologiques. Ainsi (1^o) Sessostris (écrit en choisissant une forme corrompue du *Canon* d'Eusèbe, avec le doublement du deuxième *sigma*; cf. *supra*) est assimilé à (2^o) Osymandias, lequel est attaché à son tour au (3^o) Vexoris de Justin, qui se mue alors (4^o) en Vesoris d'Orose¹, lequel se métamorphose par corruption en (5^o) *Oues-osis*,

1. Paulus Orosius (v^e siècle), *Historiæ adversus paganos*, chap. I, 14. Cette idée s'est maintenue bien plus tard; cf. A. D. MORDTMANN, *Die Amazonen [...]*, Hannover, 1862, p. 52 : « Justinus hat diese Stelle aus dem verloren gegangenen Geschichtschreiber Troguo Pompejus gezogen, aus welcher Quelle auch Paulus Orosius

pour devenir enfin (6^o) *Ooues-Os*, et celui-ci affecté d'une traduction « seigneur glorieux » qui « semble » tirée du chapeau.

Nous venons de voir précédemment de quelle manière *Os* (second élément) était rattaché au copte *oc* ou *σc*, « Seigneur ». Le premier élément du nom (*oues-osis*) que nous analysons ici (remétamorphosé, pour la circonstance, en *Ooues*) et la signification « glorieux » qui lui est attachée, sont tirés de l'explication du nom du vingt-quatrième roi de la liste attribuée à Ératosthène de Cyrène : Οὐωσιμάρης κραταιός ἐστὶν ἥλιος, « Ouôsimarês, le "soleil est puissant" ¹ ». On reconnaît bien dans Οὐωσι- *Ouôsi-* l'équivalent de *Ooues*, mais sans que l'ordre des lettres soit respecté. Le lecteur est à présent suffisamment averti des procédés de Potocki, qui fait feu de tout bois, pour ne pas être surpris par de tels glissements.

Signalons cette chose surprenante. À force de remuer les choses en tout sens, il finit par se produire le plus improbable : le vrai (même avec les démonstrations recourant aux procédés les plus fallacieux). Il conviendra, à propos de cette étymologie, de signaler que si celle qui est donnée par Ératosthène au nom Οὐωσιμάρης n'est pas tout à fait exacte, elle n'est pas non plus tout à fait fautive, puisque Οὐωσιμάρης (*Ouôsimarês*) et *Osymandias* sont des transcriptions, respectivement correcte et corrompue, du nom de couronnement de Ramsès II : *Wsr-M^{3c}.t-R^c* (*Ouser-Maât-Rê*), « La justice de Rê est puissante ». Et il se trouve, par le plus grand des hasards, que les noms de Οὐωσιμάρης et Σέσωστρις (*Sésôstris*) comportent un élément commun, qui apparaît lorsque l'on donne les deux translittérations exactes : *Wsr-M^{3c}.t-R^c* (*Ouser-Maât-Rê*) et *S-n-Wsr.t* (*Es-en-Ouseret*), « L'Homme de la déesse Ouseret (= la Puissante) ² ». Ainsi

(Buch I, Cap. 14) schöpfte, welcher den Feldzug des Sesostris (oder, wie er ihn nennt, Vesoris) 480 Jahre vor der Erbauung Roms ansetzt. Diese letztere Chronologie ist jedenfalls der Wahrheit näher, als die des Justinus, indem sie uns auf das J. 1234 v. Ch. G. führt, welches jedoch keineswegs ganz richtig sein kann. » L'amateur pouvait disposer de la dernière édition d'Orose : *Pauli Orosii presbyteri Hispani aduersus paganos historiarum libri septem* [...], Lugd. Batav., 1738.

1. WADDELL, p. 220-221.

2. Sur une analyse du nom Sésôstris, voir S. H. AUFRÈRE, « Manéthôn de Sebenytos et la traduction en grec de l'épistémè sacerdotale de l'Égypte sous le règne de Ptolémée Philadelphie. Quelques réflexions », « Dieu parle la langue des hommes ». *Études sur la transmission des textes religieux (I^{er} millénaire)*, Histoire du texte biblique, 8, B. Bakhouché et Ph. Le Moigne (éd.), Lausanne, 2007, p. 13-49, et notamment p. 38-39.

Potocki se trouve avoir raison à demi, car il est bien question, dans Sésôstris, d'un élément en relation avec la force et, partant, avec la gloire.

2.5 Sesostris, le « roi victorieux »

Il n'en reste pas moins que ce qui vient d'être proposé par Potocki se heurte à une contradiction de son propre fait, puisqu'il avait proposé plus haut (*Dynasties du livre second de Manéthon*, p. 46) une autre étymologie de Sesostris. La voici :

« Mais (me dira-t-on) pourquoi tous les conquérants sont ils appelés des Sesostris ? » Cette question nous conduit dans les domaines de l'Étymologie, pays où l'on s'égaré trop aisément. Cependant voici ce que j'ose hasarder. Manéthon nous dit que *Ses* veut dire Roi dans la langue sacrée, et aujourd'hui même *Soeis* veut dire Seigneur dans le dialecte du Sahid. Nous admettrons donc que *Ses* veut dire Roi. Eratostène nous a conservé un autre mot égyptien qui est *Ochris*, et veut dire victorieux. Il me semble donc que les Égyptiens ont dit *Sessochris* Roi victorieux dont les grecs ont fait *Sessostris*, et Manéthon qui écrivoit pour les Grecs, a aussi écrit *Sessostris*. Ceci n'est qu'une conjecture ; mais ce qu'il y a de sur, c'est que l'on a donné le nom de Sesostris à cinq ou six Rois très différents les uns des autres.

Comme d'habitude, Potocki n'a pas lié les deux propositions. Benoîtement, il laisse le lecteur effectuer le raccord. Or, si le premier élément (*Ses* = Seigneur) nous est maintenant connu, le second suggère que l'on a admis le fait que Sésôstris égale Sésôchris de telle façon qu'il rappelle l'étymologie d'Érathostène, donnée à l'occasion du 22^e pharaon de la liste¹ : Νίτωκρις, γυνή ἀντὶ ἀνδρός, ὃ ἐστὶν Ἀθηναῖα νικηφόρος, « Nitôcris — une femme, pas un homme — qui est Athéna victorieuse. »

2.6 Les Ses-sos, les « rois pasteurs »

Plus loin, dans le même livre, c'est une autre étymologie qui, cette fois, est due à Manéthon, lorsque, dans les extraits reproduits dans le *Contre Apion* de Flavius Josèphe, il traite de celle des Hyksôs. Et l'on assiste à cette chose invraisemblable que Potocki vient fausser la moitié de ce qui est juste chez Manéthon pour l'interpréter selon

1. *Ibid.*, p. 220-221.

une étymologie à sa façon. En effet, Potocki, au lieu de suivre la version grecque, suit bizarrement une traduction latine fautive. Il faut, pour mieux comprendre, livrer la traduction de la version grecque de Flavius Josèphe et celle de Potocki :

[§ 82] On appelait collectivement leur groupe ethnique « Hyksôs », c'est-à-dire « chefs-bergers » ; en effet, car l'élément *hyk*, d'après la langue sacrée, signifie « chef », tandis que *sôs* veut dire <litt. est> « berger » ou « bergers » selon la langue commune, <éléments qui> réunis firent « Hyksôs ». [§ 83] D'autres disent que ceux-là étaient les Arabes¹.
 Toute cette race s'appelloit Ses-sos, car Ses voulait dire Roi dans l'ancien langage, et Sos veut dire pasteur dans la langue vulgaire. Il y en a qui disent qu'ils étoient Arabes (p. 62).

On constate que la traduction de Potocki, en plus d'être fautive, a été retaillée sur mesure. Mais l'auteur, sans se décontenancer le moins du monde, enchaîne et s'en explique :

Quant au nom de *Ses-sos*, j'ai suivi les traductions latines faites sur des manuscrits que nous n'avons plus, et je ne m'attache aucunement au nom de *Hyc-sos* qui me paroît être de l'invention de Flavius. *Ses*, Roi, se retrouve encore dans *Soes*, seigneur, dans le dialecte de haute Égypte. Et *Sos*, pasteur, semble se retrouver aussi dans le copte *Mane-Sou* pasteur de plaine (p. 63).

Réfuter Potocki entraîne celui qui s'y exerce à essayer les difficultés que l'on sait, comme on a pu s'en rendre compte avec ses travaux de chronologie où se conjuguent erreurs de raisonnement et paralogismes, où il s'applique, de façon particulièrement tortueuse, à démontrer l'indémontrable en vertu d'un mode de raisonnement par analogie d'un autre temps². Tentons cependant d'y voir plus clair en soulignant tout d'abord que la graphie de Manéthon dont Flavius reproduit le texte (col. de gauche *supra*) est juste, sans pour

1. [§ 82] ἐκαλεῖτο δὲ τὸ σύμπαν αὐτῶν ἔθνος Ἰγκῶς, τοῦτο δὲ ἐστὶν βασιλεῖς ποιμένες· τὸ γὰρ Ἰκ καθ' ἱερὰν γλῶσσαν βασιλέα σημαίνει, τὸ δὲ σῶς ποιμὴν ἐστὶ καὶ ποιμένες κατὰ τὴν κοινὴν διάλεκτον, καὶ οὕτω συντιθέμενον γίνεται Ἰγκῶς. [§ 83] τινὲς δὲ λέγουσιν αὐτοὺς Ἄραβας εἶναι.

2. S. H. AUFRÈRE, « De l'allusion à l'illusion », in *Œuvres III*, p. 145-193.

autant que l'étymologie qu'il propose le soit. Ὑκσῶς, d'où est transcrit Hyksôs, est bien formé à partir de deux termes : Ὑκ « selon la langue sacrée » (καθ' ἱερὰν γλῶσσαν) qui signifie « roi » (βασιλέα), et σῶς qui, « selon la langue commune » (κατὰ τὴν κοινὴν διάλεκτον), signifie « berger et bergers » (ποιμὴν καὶ ποιμένες).

Cela dit, Potocki cumule quatre strates de difficultés :

- 1 Parce que les prémisses de son raisonnement sont faussées, dans la mesure où il remplace *Hyk-sôs*, qui est juste et supposé être une « invention de Flavius », par *Ses-sos*, qui est faux. (Il faut dire que le nom égyptien des Hyksôs a toujours fait recette. Quel auteur, depuis le xvii^e siècle, à commencer par David Wilkins (1685-1745)¹, qui doit être le premier (me semble-t-il), n'a-t-il voulu expliquer ce mot qui a suscité bien des polémiques² ?) ;
- 2 Parce qu'il se fonde, dit-il, sur les traductions latines corrompues du *Contre Apion*, mettant sous le boisseau ses références ;
- 3 Parce qu'il ne lit pas correctement les lettres coptes en fonction des dialectes ;
- 4 Parce qu'il a lu trop vite les alphabets dans lesquels il aurait trouvé la manière de les prononcer et de les transcrire.

Conséquemment tout ce qui est fondé sur un tel enchaînement d'inférences ne saurait être que fallacieux. Oui ! mais selon quelle proportion ? Si on laisse de côté pour le moment le mot *Ses*, on s'aperçoit de la méprise à plusieurs degrés de Potocki à la lecture du mot qu'il transcrit *Soes*, qu'il affirme être sahidique. Dans cette langue-là, le mot « seigneur » s'écrit **ⲪⲐⲚⲓⲘ**, tandis qu'en bohairique il se graphie **ⲚⲐⲚ**, abrégé, avec ou sans surligne, comme nous

1. *Dissertatio de lingua Coptica*, Oxford, 1714, p. 110-111, s. v. « Σῶς ». Cet ouvrage n'est pas si facile à trouver. Voici donc le texte de cette notice : « Σῶς Josepho lib. I. contra Appionem communi Ægyptiorum dialectō *Pastor* est. Loquitur Josephus de Ὑκσῶς quos βασιλεῖς ποιμένες juxta linguam sacram Ὑκ *Regem* (quod tamen falsum est) & σῶς juxta sermonem Ægyptiacum *Pastorem* à nonnullis vocari ait : sed melius ipse derivat ab Ὑκ & σῶς utraque Ægyptiaca voce, altera *captivum*, altera *pastorem* denotante. Hodie **ⲚⲐⲚ** *carcerem captivitatem*, **ⲚⲐⲚⲐ** *ovem* (unde **ⲡⲓⲠⲏⲚⲈⲚⲐⲚⲐ** *pastor*) in linguâ Coptica significat. » Sur David Wilkins : S. H. AUFRÈRE, « À l'orientalisme l'Égyptologie reconnaissance... Vie de quelques coptes européens avant la lettre aux xvii^e et xviii^e siècles », *Égypte, Afrique & Orient*, n° 44, décembre 2006, p. 23-34, et en particulier, p. 33-34.

2. Renvoyons à W. VICYCHL, « Le nom des Hyksôs », *BSEG*, Genève, n° 6, 1982, p. 103-111.

venons de le voir plus haut, **oC** ou **oC** ¹. Considérons les deux lettres initiales respectivement selon les dialectes : **x**, en bohairique et en sahidique, est dite *djendja* et correspond à une valeur *dj* ; **o**, en sahidique, est dite *kima* et sa valeur est celle d'un *k* mouillé, tandis qu'en bohairique son nom est *tschima* et sa valeur un *tch*. La transcription *Soes* que donne Potocki permet de postuler une erreur à un premier degré puisqu'il est évident qu'il rend ainsi ce qu'il croit être un mot sahidique qui, en fait, est une restitution batarde bohairique. Et voici pourquoi. Ce que l'auteur prend pour l'initiale *S* correspond en fait à la lettre copte qui, du fait de sa forme — **o** — ressemble de loin à un *sigma* (σ), autre erreur de deuxième degré. Il n'est pas le seul à faire ce rapprochement formel et Kircher, dans le pseudo-alphabet hermétique de son ouvrage *Turris Babel*, laisse planer à son sujet une certaine ambiguïté ².

Une difficulté d'un autre ordre surgit lorsque l'on tente de comprendre la restitution de la première partie « *Ses, Roi* » puisque en bohairique « *roi* » se dit **oYPO** ³. Il avait d'ailleurs admis plus haut : « *Ses* veut dire *Roi* » (p. 46), en admettant comme fondées et la conjecture de Manéthon comme quoi le premier élément de Hyksôs signifiait *roi*, et la forme *ses* corrompue.

Le problème de la seconde partie du mot Hyksôs est doublement complexe, tant du fait de Manéthon que de Potocki.

- De Manéthon tout d'abord, qui fait correspondre l'élément *sôs* (- $\sigma\omega\zeta$) à un terme en langue populaire qui signifie « *berger* ». Le seul qui corresponde à cette signification est le sahidique **oWC** que les lexicographes associent au terme égyptien \check{S}^3sw , qui désignait des bédouins qui nomadisaient au nord-est de l'Égypte et que les Égyptiens employaient jadis pour mener leurs troupeaux sur les bordures du Delta. Cependant, cette étymologie de Manéthon, que l'on présumerait juste eu égard à l'autorité de l'auteur, est pourtant fautive, car le prototype de Hyksôs nous est connu, qui est *hq³-h³s.wt*, « *rois des pays*

1. Cette graphie est un leurre, car si on y fait attention, les deux lettres **o** et **c** sont associées sur les manuscrits par une ligature. Le **o** se raccorde au **c** par une ligne fine qui est tangente à la partie haute des deux lettres.

2. *Turris Babel sive Archontologia* [...], Amstelodami, 1679, p. 181 : « Hic character **oIMA** dicitur, id est, *Visio*, & respondet literæ *Coptitarum* **o**, & τϞ Σ *Græcorum* ex capite *Accipitris*... »

3. CRUM, 299a-b.

étrangers », et cela est attesté par d'assez nombreux documents. Or *sôs* (-σώς) de Ἰχσώς, c'est évident, correspond au terme *h³s.wt*, « pays étrangers, pays vallonnés, pays montagneux » qui ne peut être transformé en « bergers », sauf au prix d'une distorsion. Manéthon forgerait donc à propos de ce terme une pseudo-étymologie qui tendrait à prouver, pour qu'une telle erreur fût possible, que les documents à partir desquels il bâtit celle-là eussent été de seconde main.

- De Potocki ensuite, qui associe *Sos* au second élément, le synonyme bohairique de **ϣΩC** : ΜΑΝΕCΩΟΥ, qui comprend **ECΩΟΥ**, « brebis ». Si c'est là le prototype du *Mane-Sou* (on ne regardera pas de trop près à la translittération de la seconde partie du mot), il conviendra d'ajouter qu'il signifie simplement « berger » et non, comme l'entend Potocki, « berger de plaine ». Il y a lieu de penser que Potocki a recouru au *Lexicon Ægyptiaco-Latinum* de Mathurin Veyssière de La Croze, où le mot est signalé, avec la signification *pastor*, à la p. [38] de l'ouvrage, mais il eût pu trouver **ϣΩC** p. [194] dito. Hélas, comme on l'a vu, il n'est pas le premier à faire ce rapprochement. (On le soupçonnerait presque d'avoir regardé par-dessus l'épaule de David Wilkins¹.)

2.7 Le nom égyptien de Moïse : Osarseph

À la p. 84 de la *Seconde dynastie*, Potocki croit encore judicieux de poursuivre dans la même voie avec le passage suivant de Manéthon *apud* Flavius ainsi traduit :

[§ 250] On dit que celui qui établit à leur intention leur constitution et leurs lois était un prêtre, d'origine héliopolitaine, <répondant au> nom d'Osarseph d'après le dieu Osiris <vénéré> à Héliopolis, lorsqu'il rejoignit ce peuple-là, il avait transformé son nom et fut appelé Mûsès. (cf. § 265-266).

Les hommes impurs voyant que ce lieu étoit propre à tenter quelque entreprise, choisirent pour leur chef un prêtre d'Héliopolis appelé Osarsiph, et ils jurèrent de lui obéir en tout.

1. Cf. *supra*, note 1 p. 68.

On voit au premier regard que Potocki a contracté la traduction et abrégé la fin du paragraphe, sans la compléter par la suite, et ce d'autant plus que la suite du texte de Manéthon (« d'après le dieu Osiris <vénééré> à Héliopolis ») prédéfinit le sens qu'il paraît donner en primeur à son lecteur. Et d'ajouter en commentaire ceci : « Dans la langue copte *Osars-oyv*, voudroit dire prêtre d'Osiris. » Ici l'étymologie de ce nom qu'il faut lire correctement *Osarseph* (Ὡσαρσῆφ) est relativement simple. Le nom est l'équivalent d'*Wsjr-Sp*³, « Osiris-Sepa », et cela nous ramène à une divinité vénérée dans la région d'Héliopolis-Babylone, au nord-est du Caire. Potocki passe d'*Osars-iph*, intentionnellement scindé en deux à l'aide d'un trait d'union afin de préparer l'esprit de son lecteur à sa pseudo-étymologie : *Osars-oyv*. On trouvera dans la seconde partie du nom le mot bohairique **ⲠⲮⲐⲃ**¹, « prêtre », qui se prononçait *ouèv* ou, avec une touche de iotacisme, *ouiiv*. En 1810, dans ses *Principes de chronologie*², il réabordera ainsi le problème :

Les impurs rassemblés à Avaris, élurent pour chef un prêtre d'Osiris appelé *Osar-yph* ou plutôt *Osar-ouyv* ce qui en copte veut dire prêtre d'Osiris

et cette fois-là avec deux autres graphies différentes des premières. Ne nous moquons pas. Toutes proportions gardées, son étymologie n'est pas plus ridicule que celle du nom d'Osiris, due à Ernest Jablonski³.

2.8 L'étymologie de Piromis

L'écrivain commente à présent, aux p. 115-116 du même ouvrage, un passage d'Hérodote (II, 143), où celui-ci rapporte un échange entre Hécatee d'Abdère et les prêtres de Memphis :

Hécatee (dis-je) parloit aux prêtres de sa généalogie, et la faisoit remonter à un Dieu, qu'il regardoit comme le seizième de ses

1. CRUM, 488a.

2. *Œuvres III*, p. 222.

3. « Mihi igitur aliquando in mentem venit, nomen Osiris, Ægyptiis sonasse **ⲠⲮ-ⲐⲐ** Os-i-re, id est **regem multum euntem*, vel etiam, *Solem multum euntem*, quam coniecturam, ante viginti fere annos, subobscura tamen, ***iudicio eruditorum* exposui, eamque non ita absurdam censi posse, ostendam, ubi ad Isis Numen pervenero. » (*Pantheon II*, 1750, p. 148.)

ancêtres. Ils lui opposèrent la généalogie de leurs pontifes, dont ils lui firent l'énumération sans cependant admettre qu'un homme ait été engendré d'un Dieu comme il l'avoit avancé : ils lui dirent que chaque colosse représentait un Piromis engendré d'un Piromis, et parcourant ainsi les 345 colosses, depuis le dernier jusques au premier, ils lui prouvèrent que tous ces Piromis étoient nés l'un de l'autre, et qu'ils ne devoient leur origine ni à un Dieu ni à un Héros. Pour ce qui est du mot de Piromis, il est égyptien, et signifie bon et vertueux.

Et le commentaire proposé, qui montre l'inanité de la traduction d'Hérodote au sujet de Piromis, est le suivant :

Ici il devient évident qu'Hérodote a été très-mal servi par son interprète. *Pi Rom* veut dire en copte un homme. Hécatée étoit venu chercher son seizième ayeul, qu'il disoit être un Dieu. Les prêtres lui répondirent que chaque *pi Rom* étoit engendré d'un *pi Rom*, c'est à dire un homme d'un homme, car *pi* est l'article en langue copte, et *Rom* veut dire homme.

Avant toute chose, Potocki était le dernier d'une longue lignée d'orientalistes à s'être préoccupés de cette étymologie que David Wilkins avait déjà donnée à la p. 108 de sa *Dissertatio de lingua Coptica*, parue à Oxford en 1714, et avant lui Guillaume Bonjour dans ses *Elementa linguæ Copticæ*, dont le manuscrit a été achevé à Rome en 1698, aux p. 31-32¹. On se demande cependant comment il se fait que Potocki, qui a bien reconnu derrière le *Piromis* d'Hérodote, le vocable désignant l'homme précédé de l'article défini masculin singulier ΠΙ-, choisit la translittération « Rom » alors que, dans les deux dialectes, le mot « homme » est graphié ΡΩΜΕ ou ΡΩΜΙ², c'est-à-dire *rôme* et *rômi*. Je n'ai en mémoire qu'un seul document où le mot « homme », au lieu d'être écrit ΡΩΜΙ, comme on se doit de le faire en bohairique, est donné par erreur ΡΩΜΙ³, c'est dans le manuscrit où l'arabisant italien Thomas Obicini (1595-1632), précurseur d'Athanase Kircher, avait tenté de mettre en forme l'édition des grammaires coptes rapportées d'Égypte à Rome par le voyageur Pietro della Valle (1586-1652). Cet écrit, formant le ms. Borgia latin 769,

1. AUFRÈRE & BOSSON, *Guillaume Bonjour. Elementa linguæ Copticæ*, p. 16.

2. CRUM, 294b-296a.

3. La graphie ΡΩΜΙ est une forme prénominale sahidique de ΡΩΜΕ (CRUM, 294b, 295b). Elle n'est pas attestée en bohairique.

est actuellement à la Bibliothèque Vaticane. Un des avantages du travail d'Obicini, c'est qu'il est trilingue : texte en arabe — traduction latine — traduction italienne, et était rédigé de manière didactique, en prévision de l'édition, ce qui facilitait l'accès au contenu des grammaires copto-arabes. Or, à deux reprises, au fol. 24v^o-25r^o¹ et aux fol. 25v^o et 26r^o², son auteur commet cette erreur invraisemblable dans les trois versions en même temps, de quoi faire douter de l'orthographe de ϩⲟⲙⲓ quelqu'un qui ne serait pas un spécialiste du copte. Cette erreur, je m'en suis assuré, ne figure ni dans la *Lingua Ægyptiaca restituta* de Kircher (1644-1645), ni dans le *Lexicon* [p. 86] de Veyssière de La Croze (1775) : sing. ⲡⲓⲣⲟⲙⲓ ; plur. Ⲣⲓⲣⲟⲙⲓ. Sans vouloir tirer de conclusion hâtive, du fait : que Potocki a commis cette faute, qu'il a séjourné au Museo Borgiano, que le manuscrit Obicini est le ms. Borgia latin 769, doit-on en déduire qu'il aurait eu entre les mains ledit manuscrit ?

2.9 Affinités du copte avec d'autres langues orientales

On trouve à la fin de la *Deuxième Dynastie de Manéthon* (p. 126), ce passage qui sollicite l'attention :

Jusques à présent nous ne connoissons aucune langue vivante qui ait de l'analogie avec le Copte. Mais aussi ne connoissons nous pas les langues de la Nubie, et celle des Àbabdéz, qui habitent à l'orient du Nil, plusieurs langues de l'Éthiopie nous sont également inconnues. Les inscriptions des solitaires de la Thébaïde ont été mal à propos négligées. Enfin avec de nouvelles données et des hommes tels qu'Ackerblad, Zoêga et Sylvestre de Sacy l'on ne doit désespérer d'aucun problème Égyptien.

On conviendra qu'il contient plusieurs informations. La première est une constatation de la singularité du copte. La deuxième me semble concerner les espoirs fondés sur la redécouverte des textes sahidiques qui arrivent dans les bibliothèques, notamment les textes collectionnés par Stefano Borgia se rapportant aux communautés monastiques de Haute Égypte. Non seulement ceux-là mais d'autres. Les « inscriptions des solitaires de la Thébaïde » pouvaient

1. *Un précurseur d'Athanase Kircher. Thomas Obicini et la scala Vat. Copte 71*, Arn. Van Lanstchoot (éd.), *Bibliothèque du Muséon*, vol. 22, Louvain, 1948, p. 36-37.

2. *Ibid.*, p. 38-39.

être aussi une façon de parler des *Apophthegmata Patrum*, « Les Apophtegmes des Pères du désert ». En effet, *Thébaïde*, par métonymie, désignait le désert égyptien dans lequel les ermites avaient trouvé refuge en marge du monde¹. La troisième est l'espoir naissant concernant le déchiffrement de l'égyptien, grâce à des noms prestigieux : Johan David Akerblad (1763-1819)², Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838)³ et naturellement Georg Zoëga.

3 Le *Manuscrit trouvé à Saragosse*

Les Coptes et le copte n'apparaissent que très peu dans le texte de *Manuscrit*, et notamment à propos du cabaliste et de sa sœur qui prétendaient posséder dès l'enfance l'ensemble des connaissances orientalistes, à faire pâlir de jalousie un spécialiste des langues orientales, dans la mesure où cet apprentissage représente l'acquis d'une vie de travail acharné. Je n'ai, sauf erreur, repéré que deux passages.

3.1 Le « 23 Thybi »

Dans v. 1810, à la 14^e j. — c'est Rébecca la narratrice —, praticien des sciences occultes, le frère de celle-là fait allusion à l'arrivée d'un certain cabaliste qui vivait dans la pyramide de Saophis, nom qui ne renvoie ni à Hérodote ni directement à Manéthon (Manéthon, *Fragments* 14-16)⁴, mais, dans la liste d'Érathostène, à deux rois thébains (n° 15 et 16) : Σαῶφις et Σαῶφις β', c'est-à-dire Saophis I et Saophis II. Manéthon évoque deux rois memphites qualifiés de Σοῦφις qui correspondent à Chéops et Chéphren. Le nôtre serait Chéops, dont la pyramide avait été visitée en 1784 par le comte Potocki et à l'entrée de laquelle il avait gravé le vers de Delille. C'est ici la date de cette arrivée qui nous intéresse, et ce à deux titres :

1. Cette phrase toutefois n'est pas sans échos maçonniques ; cf. F. REGHELLINI, *op. cit.* [1825], *infra*. À moins qu'il ne s'agisse d'une information recueillie dans un ouvrage de G. Belzoni (*ibid.*, p. 144).

2. W.R. DAWSON, E.P. UPHILL, *Who was Who in Egyptology*, 3rd ed., London, 1995, p. 7.

3. *Ibid.*, p. 391-392.

4. WADDELL, p. 46-49.

Un jour il vint chez moi et me dit qu'à certains signes qu'il avait aperçus dans le ciel, il jugeait qu'un fameux adepte devait passer à Cordoue le 23 de notre mois de Thybi, à minuit et quarante minutes [minuit et quarante-deux minutes dans v. 1804]¹.

Le mois de Thybi est un mois égyptien, dont Potocki choisit une transcription incorrecte, comme le montre le *Th* initial que ne donnent ni la graphie grecque (Τυβί ou Τϋβι) ni d'ailleurs la graphie copte (boh. : **ТѠБИ**; sah. : **ТѠБЕ**), mais on la trouve dans la *Description de l'Égypte*², qui transporte l'erreur avec l'information de Pline. Ce cinquième mois correspond à la période qui s'écoule entre le 27 décembre et le 25 janvier du calendrier julien, ce qui signifie que le 23 Tybi tombe un 18 janvier julien. Cette date, comme je m'en suis assuré, ne correspond pas à une fête égyptienne; ce goût du détail à deux minutes près qui varie d'une version à l'autre pourrait soit correspondre à un événement astronomique, soit, selon Pline, à la reprise de la navigation. (Le mois de Tybi correspond au signe du Capricorne, qui est une constellation d'eau.) Sans chercher trop loin, la mention de ce mois égyptien pourrait simplement constituer un indice que les Bohémiens d'Espagne — les Gitans — recourent au calendrier en usage chez les Coptes, ce qui renvoie au fait que les Gitans (esp. *Gitanos* < *Egiptanos*), selon une tradition née au sein de leur groupe ethnique, se prétendaient des descendants des Égyptiens³.

3.2 Un passage singulier du système de Velasquez

Potocki revient incidemment sur le copte dans v. 1810, dans la 50^e j., lorsque Velasquez expose la suite de son système :

Il est bon d'observer que dans le premier chapitre, Moïse emploie le style égyptien; il dit : « Les dieux créa. » Les Égyptiens mettaient volontiers *Ni Oounouti* à la place de Phtha. Ils écrivaient dieu au pluriel et le verbe au singulier. L'esprit porté sur les eaux était chez les Égyptiens un hiéroglyphe connu.

1. V. 1810, p. 265; v. 1804, p. 275.

2. Cf. PLINE, *HN*, VI, 26. J.-M. LE PÈRE, *Description de l'Égypte*, t. XI — État moderne, Paris, 1822, p. 196. Si l'on en croit Pline, le 1^{er} T(h)ybi correspondrait au 8 décembre.

3. AUFRÈRE, *L'Odyssée d'Aigyptos*, p. 137-146.

Consulté par les éditeurs au sujet de cet étrange passage, j'avais effectué une recherche dans le but de donner un aperçu de ce qu'il pouvait recéler de curieux. Je vais tenter ici de reprendre, en l'amplifiant et de façon plus critique, cette note de commentaire, afin de mieux saisir la portée de la pensée de Velasquez derrière laquelle se profile celle de Potocki — peut-on en douter lorsqu'on constate les pseudo-étymologies dont il a truffé son œuvre « scientifique » ? Dans le cas présent, l'exposé de Potocki est labyrinthique, si l'on cherche une métaphore destinée à dessiner l'aspect formel, et singulièrement retors, puisqu'il met en œuvre une intertextualité reposant sur le non-dit et recourt à des informations linguistiques et textuelles torturées. Ce paragraphe fascinant est un chef-d'œuvre d'illusionnisme par succession de phrases juxtaposées posant des questions auxquelles on ne peut répondre qu'en mettant en œuvre des chaînes d'inférence. Car naturellement il ne démontre rien mais laisse l'insidieux poison du paralogisme faire son effet à l'insu de l'auditoire. Il faut d'ailleurs, pour en démontrer le mécanisme, en redécouper les différentes chaînes :

[1°] Il est bon d'observer que dans le premier chapitre, Moïse emploie le style égyptien ; [2°] il dit : « Les dieux créa. » [3°] Les Égyptiens mettaient volontiers *Ni Ounouti* à la place de Phtha. [4°] Ils écrivaient dieu au pluriel et le verbe au singulier. [5°] L'esprit porté sur les eaux était chez les Égyptiens un hiéroglyphe connu.

Première chaîne. Elle met en relief deux éléments intriqués : une information et une assertion qui sont les suivantes. 1° L'expression « premier chapitre » (comprendre de la Genèse), accolée à « Moïse », renvoie aux « Livres *dits* de Moïse » (le Pentateuque). 2° Si Velasquez, par une assertion, associe Moïse au « style égyptien », ce n'est pas sans une raison bien précise qui ne pouvait que tomber sous le sens du lecteur averti, car Artapan *apud* Eusèbe de Césarée¹ soulignait que Moïse n'était autre qu'Hermès-Thot. L'assimilation de Moïse à Hermès-Thot, reposant sur le fait que Moïse était considéré comme un Égyptien, était d'ailleurs devenue un lieu commun de la littérature grecque tardive qui privilégiait les spéculations les plus échevelées. Celui-là avait donné aux Hébreux les Tables de la Loi comme celui-ci l'écriture aux Égyptiens. Moïse étant un Égyptien — vérité

1. *Præpar. evang.* IX, 27, 6-8.

biblique —, Velasquez apporte de l'eau au moulin d'une démonstration en posant comme principe que le chapitre de la Genèse s'exprimerait en « style égyptien ». Et quel est ce style égyptien ? Celui d'avoir un sujet au pluriel et un verbe au singulier. (Cf. Deuxième chaîne.)

Deuxième chaîne. C'est un autre mécanisme, puisque cette chaîne suppose reconnue l'allusion qui couve sous « Les dieux créa » et, par conséquent, sa localisation dans le livre de la Genèse ; ensuite d'avoir, alors que Velasquez s'en tient à l'expression française, recours à une subtilité lexicale et grammaticale de l'hébreu, car il va sans dire qu'il s'adresse à un petit auditoire cultivé. En l'espèce, l'extrait dont il est question est formé par les deuxième et troisième mots exposés au début du chapitre I de la Genèse. Écrivons-les en hébreu :

ברא אלהים *bârâ'Elohim*.

Potocki, par Velasquez, fait alors ressortir toute la problématique du nom même du dieu des Hébreux qui est écrit, non pas à la façon d'un singulier, qui serait אל, 'El, mais sous la forme d'une entité plurielle, reconnaissable à la désinence ם- dans le mot אלהים. Le verbe (ברא) est conjugué à la 3^e personne du singulier de l'accompli : « (il) créa. »

Troisième chaîne. Il s'agit d'un enchevêtrement comparable au nœud gordien, et qu'il faut aborder en trois temps.

(Premier temps.) *Ni Ounouti* renvoie à la langue copte et à quelque chose d'ainsi restitué en bohairique, qui est la langue de référence, semble-t-il, de l'auteur : ⲙⲓ ⲟⲩ-ⲛⲟⲩⲧⲓ. C'est là une reconstruction impossible puisqu'elle juxtapose :

- 1 l'article défini pluriel ⲙⲓ- ;
- 2 l'article indéfini singulier ⲟⲩ- ;
- 3 le mot « dieu » ⲛⲟⲩⲧⲓ.

Le tout pourrait se traduire de cette façon-ci (aberrante) : « les-un-dieu ». Potocki voulait écrire « les dieux » mais il a probablement considéré le mot « dieu » assorti d'un article indéfini en se méprenant lors de la consultation d'un lexique, à moins qu'il n'eût commis une erreur de copie.

(Deuxième temps.) Il s'agit de la présentation de *Phtha* mot dans lequel on reconnaît, sans qu'elle soit identifiée, une transcription

grecque du nom du dieu de Memphis, reproduite par Eusèbe de Césarée¹ : Ptah, c'est-à-dire par *interpretatio*, Hephaistos, dieu des forgerons. Phtha était présenté comme l'inventeur de la philosophie²; et quelque part, il devient *le dieu* par excellence, en sorte que son nom, qui n'a rien à voir avec le mot « dieu », est rapproché de l'abréviation du *nominum sacrum* qui sert à désigner celui-là en copte : — Ⲫⲧ.

J'extrais la notice du *Lexicon Ægyptiaco-Latinum* de Veysièrre de La Croze [p. 62-63] à propos du mot ⲠⲠⲠⲠⲧ afin d'étendre la profondeur de champ de mon propos :

ⲠⲠⲠⲠⲧ, Ⲫ, Θεός, Deus. Cum hoc articulo nunquam scribitur suis litteris, sed sic Ⲫⲧ et aliquando ⲧ, quam vocem hodierni Ægyptii pronunciant ABNUDI. Dialecto Sahidica scribitur ⲠⲠⲠⲠⲧⲦⲈⲚ.

Ⲫⲧ ⲠⲦⲈ ⲠⲠⲠⲠⲧ, ὁ Θεός τῶν Θεῶν, Deus Deorum.

Femin. ⲧⲠⲠⲠⲠⲧ, dea. Plur. ⲠⲠⲠⲠⲧⲧ et ⲚⲠⲠⲠⲠⲧⲧ, Θεοί. Dan. ii. 11.

À l'examen de cette notice, au demeurant bien faite, le lecteur comprendra que Ⲫⲧ (on a aussi, avec la surligne abrégative des *nomina sacra* : Ⲫⲧ) doit être restitué Ⲫ(-ⲠⲠⲠⲠⲧ) — c'est-à-dire ⲠⲠⲠⲠⲧ, réduit au seul élément ⲧ, affixé de l'article défini masc. sing. ⲠⲠⲠⲠⲧ- — et que c'était là le but recherché de Potocki. On voit qu'il a lu plusieurs auteurs qui se sont jetés dans la spéculation, à la suite de Kircher. Celui-ci a consacré à cette abréviation du nom de Dieu le Chapitre VI de son *Prodromus Coptus* (p. 152-170), sous le titre suivant : *De nomine Dei Copto Ⲫⲧ Phtha eiusque Origine atque mysteriis*. Le seul titre de ce chapitre (« À propos du nom copte de Dieu Ⲫⲧ *Phtha*, et de son origine et de ses mystères ») en dit suffisamment long sur le fait qu'au lieu de transcrire Ⲫⲧ par *Phti*, Kircher le translittère *Phtha*, et cela au passage en ayant corrigé *Phtha* en *Phtha*. Il est clair que Potocki a effectué une lecture vicieuse du passage en question du *Prodromus Coptus* (p. 169) où Kircher accumule pour sa part de vertigineux paralogismes qu'il serait long de décortiquer. Si on tente de

1. *Præpar. evang.* III, 11.

2. Diogène Laërce, *De vitis philos.*, Proæmium; cf. Jamblique, *De Mysteriis*, VIII, chap. 8.

3. « ⲠⲠⲠⲠⲧ, Ⲫ, Θεός, Dieu. Avec cet article, il n'est jamais écrit avec ses lettres, mais ainsi, Ⲫⲧ, et quelquefois, ⲧ, mot que les Égyptiens d'aujourd'hui prononcent ABNUDI. En dialecte sahidique il est écrit ⲠⲠⲠⲠⲧⲦⲈⲚ. »

résumer ceux-ci, ils tiennent en ce rapport d'analogie. De la même façon que les Hébreux, au lieu de יהוה (Yahvé) emploient אדוני (Adonai) (Adonai) אלהים ('Elohim)¹, les Coptes, au lieu de recourir à ϕ† — transcrit *Phtha*² —, emploient ϩⲓⲛⲟⲩⲩⲧ. C'est le même raisonnement que tient David Wilkins, en 1714, et ce avec une explication encore plus détaillée et plus phantasmagorique (p. 107-108). L'assertion de Kircher est enrobée dans d'autres considérations du même ordre, telle que Emepht égale Phtha³, mais qu'on laissera de côté pour ne pas embrouiller des choses.

(Troisième temps.) En rapprochant *Ni Oounouti* de *Phtha*, il tente de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Tout d'abord parce qu'il se trompe sur l'orthographe du premier mot (l'article ϩⲓⲛⲟⲩⲩⲧ) et celle du second (ⲟⲩⲩⲧⲩⲛⲟⲩⲩⲧ). Ensuite parce qu'il nous entraîne sur une autre pente encore plus dangereuse que la première en nous ramenant, par le jeu de l'intertextualité, à un raisonnement kirchérien qui aurait pu faire les délices des conversations savantes : dans son esprit ϕ† (*Ph[nou]ti*) est analogue à *Phtha*. Car Potocki voudrait que ϩⲓⲛⲟⲩⲩⲧ « les dieux » (Potocki, faussant les prémisses, ne lit-il pas : *ϩⲓⲛⲟⲩⲩⲧⲩⲛⲟⲩⲩⲧ = « les-un-dieu⁴ » ?) fût מִיְהוָה « Dieu(x) » et que ϕ† (*ph[nou]ti*, « Dieu ») fût rapporté à *Phtha* (Ptah). Cette théorie, à condition d'en voir une, ne tient pas debout, car les versions bohairiques sont extrêmement stables et proposent invariablement le texte suivant : ⲁ ϕⲓⲛⲟⲩⲩⲧ ⲉⲗⲁⲓⲓⲟ ⲛⲓⲛⲧⲩⲑⲉ ⲛⲉⲙ ⲛⲕⲁⲗⲓ, « Dieu (sing.) créa le ciel et la terre⁵. »

1. Lectures *qêré* et *qetib* du nom de Dieu.

2. La même idée se retrouve chez G. BONJOUR, *Elementa linguæ Copticæ*, fol. 11 (cf. AUFRÈRE et BOSSON, *Guillaume Bonjour [...]*, p. 6) : Sic et Dei nomen ϕ† *Phthi*, quod posito ⲁ pro ⲓ ex supradictis, pronunciatum *Phtha*, scribitur apud Eusebium lib III. *Præp. Evang.* cap. XI. ϩⲓⲛⲟⲩⲩⲧ *Phtha*. « Ainsi également, le nom de Dieu ϕ† *Phthi*, qui, ⲁ étant donné pour ⲓ d'après les exemples susmentionnés, se prononce *Phtha*, est écrit ϩⲓⲛⲟⲩⲩⲧ *Phtha* chez Eusèbe, *La préparation évangélique*, livre III, chapitre XI ».

3. On ne peut a priori jeter la pierre à Potocki, rejoint dans cette démarche par Th. SCHAW, *Observations, relating to several parts of Barbary and illustrated copperplates*, Edinburgh, 1808, p. 183.

4. Il y a, pour mémoire, une autre explication, par confusion avec la notice du terme qui désigne l'heure dans le *Lexicon* de La Croze [p. 69] : « ⲟⲩⲩⲧⲩⲛⲟⲩⲩⲧ, ⲩⲧ, hora, ὥρα. Dan. iii. 11. Kircher. p. 62. ⲓⲟⲩⲩⲧⲩⲛⲟⲩⲩⲧ, tempus opportunum. Plur. ⲗⲁⲓⲟⲩⲩⲧⲩⲛⲟⲩⲩⲧ. Job. xxiv. 1. »

5. *Der Pentateuch koptisch*, Paul de Lagarde (éd.), Leipzig, 1867, p. 1.

Quatrième chaîne. L'assertion de Potocki reprend la deuxième et la troisième chaînes.

Cinquième chaîne. Son sens est une spéculation qui vient du chap. de Kircher intitulé *Specimen Hieroglyphicæ Interpretationis in sequenti Schemate exhibendum*, « spécimen montré d'une interprétation hiéroglyphique dans le dessin suivant » (p. 238-277), où l'esprit en question « porté sur les eaux » ne serait autre que le disque ailé (*Anima mundi vita rerum*) dont Kircher fait le parallèle de Hemepht (*Hemepht, sive supremus intellectus*) (p. 262), lequel, plus haut, était celui de l'œuf d'où était sorti le dieu Phta (p. 162). Aucune démonstration de Potocki dans l'assertion du cabaliste, mais un désir manifeste de conduire le lecteur à s'interroger afin de le renvoyer vers la source kirchérienne et surtout au *Systema mundi iuxta mentem veterum Ægyptiorum*, « Système du monde selon la conception des anciens Égyptiens » (p. 270). Par prudence, on n'entrera pas dans cet autre labyrinthe. Concédonc qu'il s'agit là d'une clause de style, car il n'y a pas de réponse possible à un tel cheminement dans cette pensée dévoyée. On ne peut pas mieux démontrer par ce simple alinéa que Potocki se lance dans une démonstration hermétique, sustentée par les lectures d'Athanase Kircher porté à expliquer les hiéroglyphes égyptiens à sa façon. On ne saurait, dans l'état d'esprit de son temps, être critique outre mesure à l'égard de Potocki, lorsqu'on sait que Champollion lui-même, malgré son système, eut de nombreux détracteurs voulant voir dans les hiéroglyphes une écriture symbolique.

Que peut-on retenir de l'approche du copte chez le comte Jean Potocki ? Tout d'abord le copte (le « petit cophte » souligné dans l'introduction) est présent, mais discrètement dans l'œuvre de l'illustre littérateur, dont nous savons, affirmativement depuis 2000, qu'il était un initié¹, et donc enclin à servir, sous couvert de littérature, les idées des adeptes. N'était cette discrétion du petit, l'esprit du grand est là, je veux dire celui du « Grand Cophte », sous la figure de Germanus, préfiguration antique, selon l'*Histoire du Juif errant* du *Manuscrit*, du comte de Saint-Germain (1707-1784). Alexandre Dumas dans *Joseph Balsamo*, qui paraît en 1848, donne cette description où un autre héros, Cagliostro (1743-1785), — le Grand

1. *De Varsovie à Saragosse*, p. 203-211.

Copte — fait la part belle à l'acquis orientaliste et au testament pseudo-hermétique :

Je m'étais en outre adonné aux langues mortes et vivantes. Je connaissais tous les idiomes qui se parlent depuis le détroit des Dardanelles jusqu'au détroit de Magellan. Je lisais ces mystérieux hiéroglyphes écrits sur ces livres de granit qu'on appelle les pyramides. J'embrassais toutes les connaissances humaines, depuis Sanchoniathon¹ jusqu'à Socrate, depuis Moïse jusqu'à saint Jérôme, depuis Zoroastre jusqu'à Agrippa. J'avais étudié la médecine non seulement dans Hippocrate, dans Galien, dans Averrhoès, mais encore avec ce grand maître qu'on appelle la nature. J'avais surpris les secrets des Coptes et des Druses².

Ces idées ne figurent pas dans la *Vie de Joseph Balsamo* parue en 1791³, mais apparaissent maintes fois chez Reghellini de Schio⁴, dans un ouvrage plus tardif (1825). Ensuite, sur une approche précise et détaillée, on constate que Potocki aborde la science en littérateur, en lui conférant les effets d'un illusionnisme oriental. Au gré de sa fantaisie, il prend des libertés avec le savoir, emprunte des chemins de traverse, permute des lettres, joue avec les mots, les hybride au besoin en autant de créations de son propre cru, recherche des affinités bien éloignées de la réalité, rebondit sur d'autres idées, influencé en cela autant par une longue tradition de téréatologie étymologiste née dans la lignée de Samuel Bochart (1599-1667)⁵ que puisant abondamment dans le filon des travaux kirchériens. Appartenant au passé, il ouvre, tel un peintre, des perspectives en trompe-l'œil qui se prolongent en vagues d'intertextualité, ce que l'on voit ne serait-ce que pour un fragment du système de Velasquez, et qui,

1. Sanchoniathon est un écrivain phénicien, auteur d'une *Histoire phénicienne*, dont on ne connaît que des extraits.

2. *Histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, t. I, Paris, 1852, p. 156.

3. *Vie de Joseph Balsamo, connu sous le nom de Comte Cagliostro. Extraite de la Procédure instruite contre lui à Rome en 1790; traduite d'après l'original italien, imprimé à la Chambre apostolique, enrichie de Notes curieuses, et ornée de son Portrait*, seconde éd., Paris et Strasbourg, 1791.

4. *Esprit du dogme de la Franche-Maçonnerie, recherche sur son origine et celle de ses différents rites, compris celui du carbonarisme*, Bruxelles, 1825, p. 2, 8, 132, 136, 142, 145, 269, 271, 319 (voir du même auteur, *La Maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne*, Paris, 1842, p. 2, 10, 13, 340, 369, 374, 403).

5. E. H. SMITH, *Samuel Bochart. Recherche sur la vie et les ouvrages de cet auteur illustre*, Caen, 1833.

bien que l'on soit dans le roman, est très conforme à l'esprit dont il fait preuve dans l'œuvre scientifique. Enfin, il est intéressant de noter que Potocki entretint une amitié avec l'orientaliste allemand Julius Klaproth (1783-1835). Alors que celui-là vivait d'expédients à Florence, il l'invita à se rendre à Paris, après les Cent jours (1815)¹, ce qu'il fit, pour y vivre, pendant un temps, de sa plume. Il deviendra d'ailleurs son exécuteur testamentaire scientifique². Klaproth publiera, entre autres, le *Voyage dans les steps d'Astrakan et du Caucase*, Paris, 1829. N'est-il pas étrange que le savant allemand, qui se mettra plus tard au copte, deviendra un des contradicteurs les plus acharnés de Champollion dont l'œuvre, lumineuse, mettra à mal la « riche imagerie maçonnique³ » ?

1. *The Supplement to the Penny Cyclopaedia of the Society for the diffusion of useful knowledge*, vol. II, London, 1846, p. 145, s. v. « Julius Heinrich von Klaproth ».

2. J.-M. QUÉRARD, *Les supercheries littéraires dévoilées [...]*, Paris, 1847, I, p. 189, n. 1.

3. J. KLAPROTH, *Lettre à M. Champollion le jeune, relative à l'affinité du copte avec les langues du nord de l'Asie et du Nord-Est de l'Europe*, Paris, 1823 ; *Lettre sur la découverte des hiéroglyphes acrologiques, adressée à M. de Goulianof*, Paris, 1827 ; *Seconde lettre sur les hiéroglyphes*, Paris, 1827 ; *Observations sur la découverte de l'alphabet hiéroglyphique faite par Champollion*, Paris, 1827 ; *Collection d'antiquités égyptiennes, recueillies par M. le chevalier de Palin, publiées par MM. Dorow et Klaproth en 33 planches, auxquelles on en a joint une trente-quatrième, représentant les plus beaux scarabées... de M. J. Passalacqua, précédées d'observations critiques sur l'alphabet hiéroglyphique découvert par M. Champollion le jeune, et sur le progrès fait jusqu'à ce jour dans l'art de déchiffrer les anciennes écritures*, Paris, 1829 ; *Examen critique des travaux de Feu M. Champollion sur les hiéroglyphes*, Paris, 1832. — Le mot est emprunté à Fr. ROSSET, « *Manuscrit trouvé à Saragosse et protocole intertextuel* », *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, p. 15-31, et spécialement p. 15.